



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

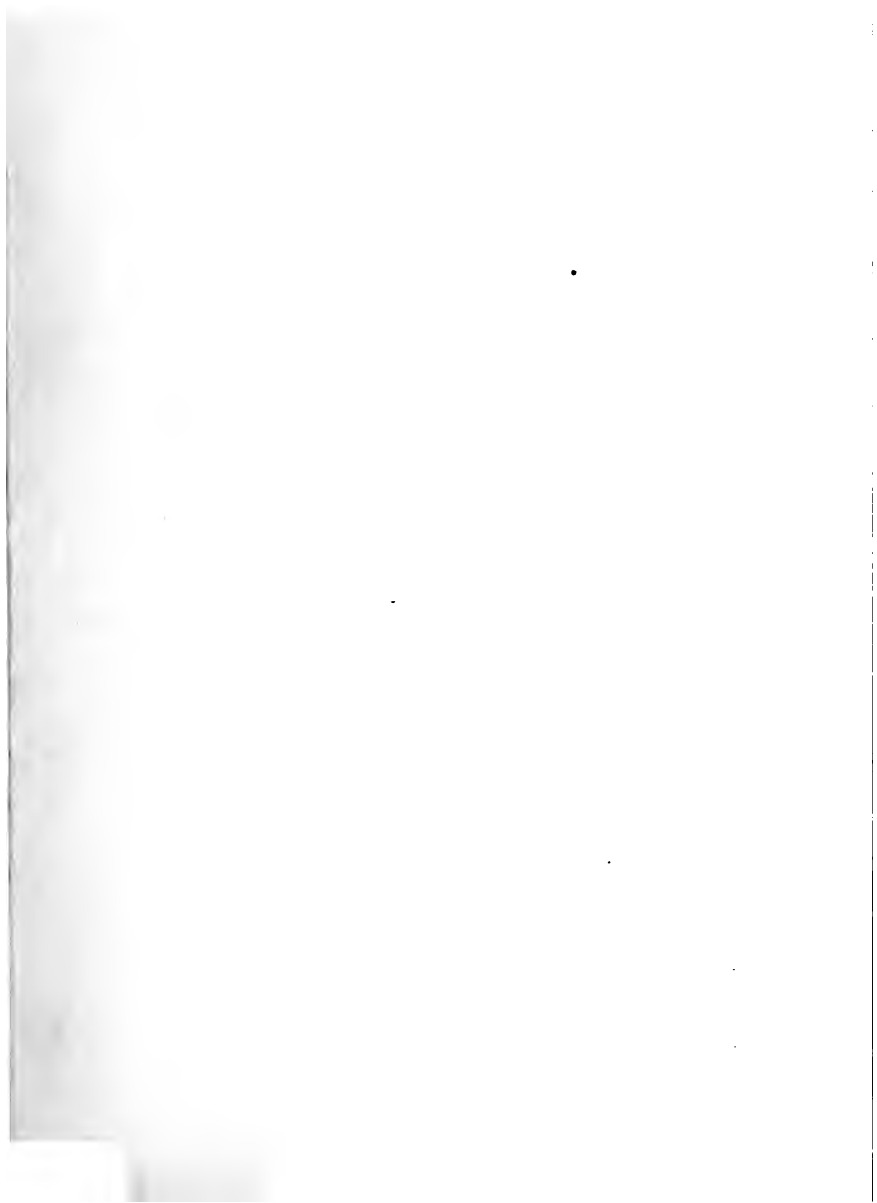
A 931,959



ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

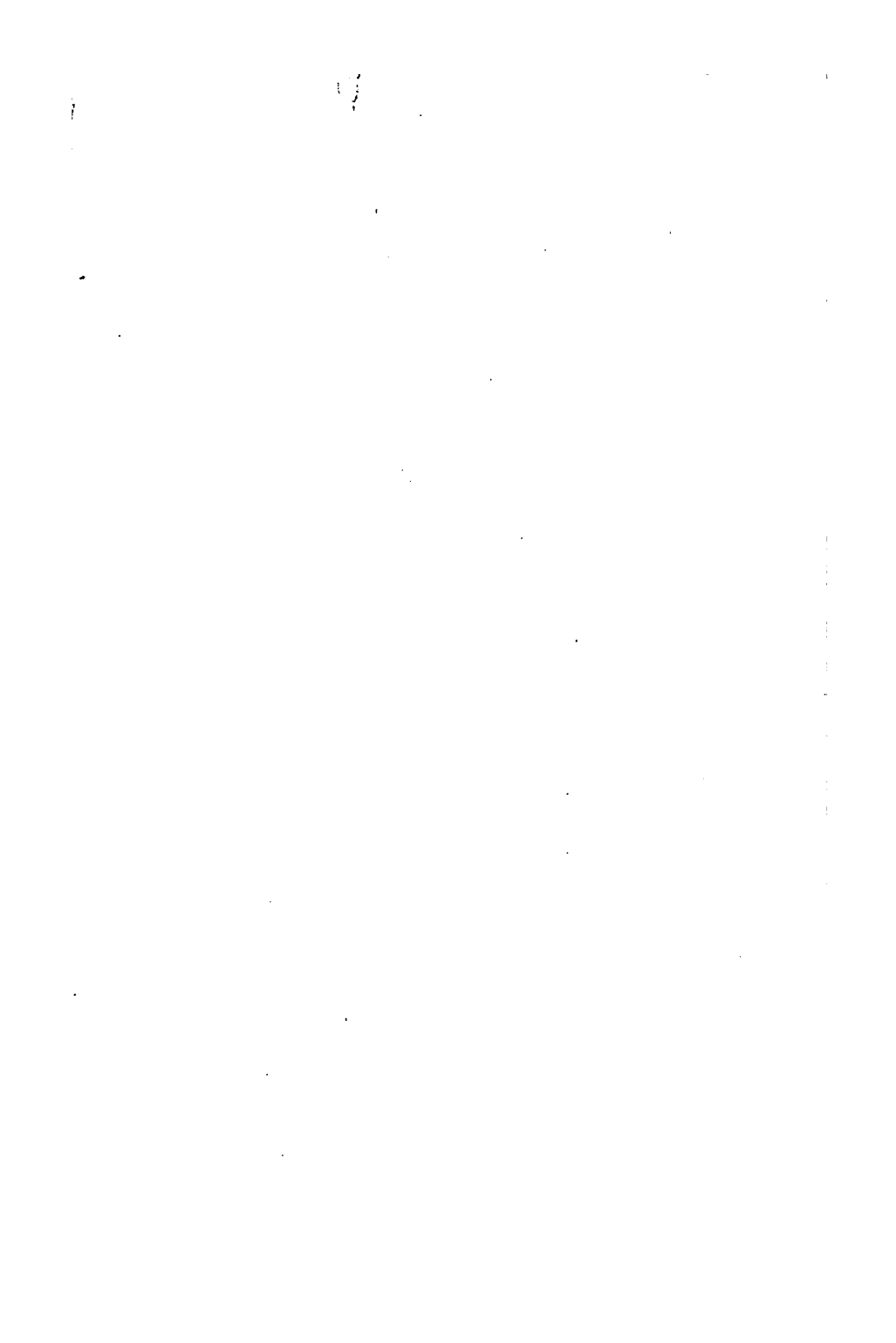


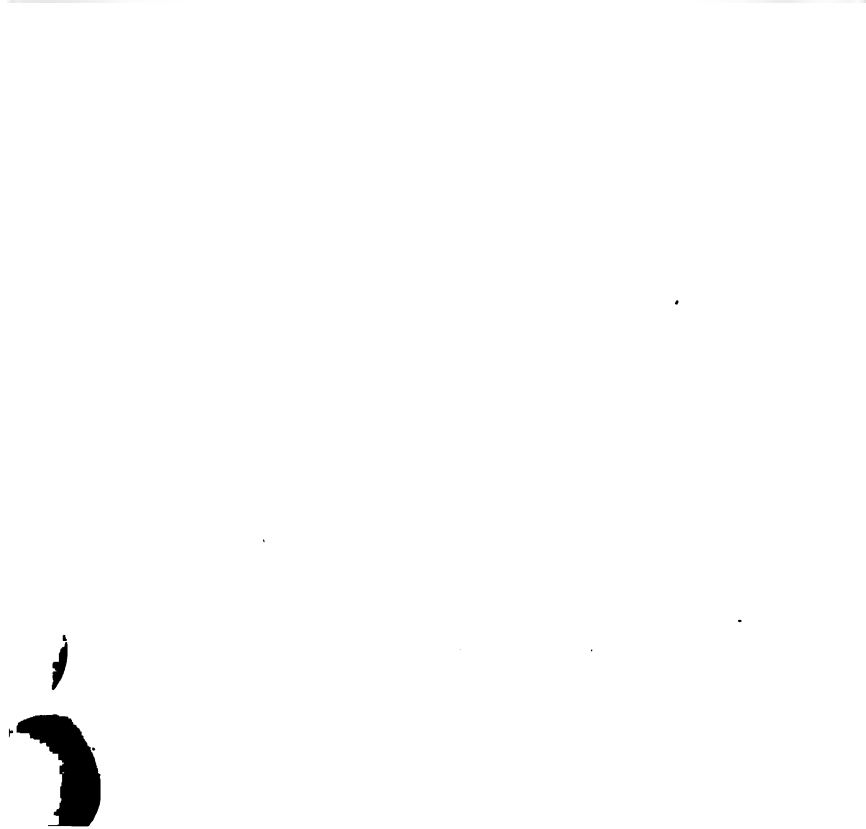




840.8
B579n







LES POÈTES SATYRIQUES

des XVI^e et XVII^e siècles

VIENT DE PARAÎTRE

AD. VAN BEVER ET ED. SANSOT-ORLAND

Œuvres galantes des Conteurs italiens (xiv^e, xv^e et xvi^e siècles). *Traduction littérale, accompagnée de Notices biographiques et historiques et d'une Bibliographie critique.* — FRANCESCO DA BARBERINO, FRANCO SACCHETTI, GIOVANNI FIORENTINO, MASUCCIO, ANTONIO CORNAZZANO, GIOVANNI BREVIO, MATTEO BANDELLO, FRANCESCO-MARIA MOLZA, AGNOLO FIRENZUOLA. Vol. in-18 (4^e édition) Paris, Mercure de France, 1903.

Un Conteur Florentin du XVI^e siècle : Antonfrancesco Grazzini, dit le Lasca. Paris, H. Leclerc, 1903, plaq. in-8^e (*Epuisé*).

Un Conteur Florentin du XVI^e siècle : Antonfrancesco Doni. Portrait. Paris, Bibliothèque Internationale d'Édition, 1903, vol. in-18.

EN PRÉPARATION

AD. VAN BEVER ET ED. SANSOT-ORLAND

Œuvres galantes des Conteurs italiens (xvi^e siècle.) *Traduction littérale, accompagnée de Notices biographiques et historiques et d'une Bibliographie critique.* — **Seconde série.** SABADINO DEGLI ARIENTI, ANTONFRANCESCO GRAZZINI, ANTONFRANCESCO DONI, GIOVANNIBATTISTA GIRALDI, PIETRO FORTINI, GIROLAMO PARABOSCO, NICOLO GRANUCCI, SCIPIONE BARGAGLI, MORLINI, STRAPAROLE, ASCANIO DA MORI, etc. Un volume in-8.

Œuvres choisies de Pietro Aretino, précédées d'une Vie de l'auteur, publiée d'après les plus récents documents et accompagnées d'une bibliographie critique et des notes des commentateurs. (Portraits hors texte.) Un vol. in-18.

AD. VAN BEVER

La Satyre de Mœurs et les poètes satyriques du XVI^e et du XVII^e siècle. *Textes, accompagnés de Notices biographiques et historiques et d'une Bibliographie.* (VAUQUELIN DE LA FRESNAYE, ANGOT DE L'ÉPERONNIÈRE, MATHURIN REGNIER, AGRIPPA D'AUBIGNÉ, AUVRAY, CLAUDE D'ESTERNOD, MOTIN, GUILLAUME DU SABLE, COURVAL, DU LORENS, JEAN DE LA TAILLE, BERTHELOT, SIGONGNE, MAYNARD, CLAUDE LE PETIT, THÉOPHILE, SAINT-AMAND, PASSERAT, FURETIÈRE, etc.)

COLLECTION VARIA-CURIOSA

Les

Poètes Satyriques

des XVI^e et XVII^e siècles

125997

Œuvres ignorées ou peu connues de

CLAUDE D'ESTERNOD, AUVRAY, MOTIN, BERTHELOT,
N. SIGONGNE, FRANÇOIS MAYNARD, CLAUDE LE PETIT,
précédées de 26 pièces non recueillies jusqu'à ce jour
par les éditeurs de

MATHURIN REGNIER

et accompagnées de notices bio-bibliographiques par

AD. VAN BEVER



PARIS

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION

9, RUE DES BEAUX-ARTS, 9

1903

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*Deux cent cinquante exemplaires sur papier vergé,
vingt-cinq exemplaires sur papier de Hollande
et trois exemplaires sur Chine.*

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays,
y compris la Suède et la Norvège

AU LECTEUR

Il ne faut voir ici qu'une pure fantaisie de bibliophile.

En publiant une série de documents poétiques relatifs au XVI^e et au XVII^e, siècles nous n'avons point tant songé à renseigner sur un genre peu connu qu'à réunir des éléments utiles à la reconstitution d'une époque. Aussi bien la place nous manquait pour une tâche peu compatible avec notre esprit et notre but. Viollet le Duc, collectionneur laborieux, qui apporta souvent moins de fantaisie et de gâité dans ses goûts littéraires que dans ses aptitudes d'architecte et dont le moindre projet ne fut pas seulement de coiffer les tours de Notre-Dame, tenta naguère une résurrection de la satire. La page est peu curieuse et quoiqu'elle ait mérité les honneurs de la réimpression, ne laisse pas cependant que d'être morose et d'offrir une plate apologie de Boileau. La satire ne s'en releva pas. Elle sommeille encore dans la poussière des bibliothèques, avec la production d'un temps qui n'excite pas assez notre curiosité. Pourtant elle méritait mieux que le jugement d'un Viollet le Duc et le dédain des lettrés. La « satire » en vers de la fin du XVI^e et du plein

XVII^e siècles n'est point — n'en déplaie à un certain M. Lenient, pédagogue infiniment moral, — une invention de Mathurin Regnier. Elle a des origines qui remontent assez loin, pour s'affirmer ensuite avec Vauquelin de la Fresnaye, Angot de l'Eperonnière et nos premiers poètes de cabaret. Qui sait même, dans le fatras d'anciennes anthologies, Muses gaillardes, Délices satyriques, Muses folâtres, Cabinets satyriques, et autres recueils rarissimes, si Mathurin Régnier ne doit pas une partie de ses originales conceptions à la verve de ses joyeux confrères, tels Sigognes, Claude d'Esternod, Motin, Berthelot, dont les productions se trouvent mêlées parfois à la sienne propre. C'est là une question assez obscure que nous tenterons de résoudre quelque prochain jour quand nous essaierons d'écrire par le menu l'histoire d'un genre dont le mérite est tout entier dans l'évolution de nos mœurs.

En attendant qu'il suffise de planter quelques jalons sur une terre inexplorée à dessein, et d'inscrire ici des noms qui ne s'embarrassent guère de l'indifférence ou de la sotte colère des critiques.

A. B.

MATHURIN REGNIER

On ne s'attend guère, croyons-nous, à trouver ici une biographie du poète chartrain ; pas davantage une apologie de son œuvre. Cela n'entre point dans notre programme. On sait qu'il naquit à Chartres le 21 décembre 1573 et qu'il mourut à Rouen, dans l'hôtellerie de l'Écu d'Orléans, proche le vieux marché, le 22 octobre 1613. On n'ignore pas ses satyres et ses épigrammes, du moins celles qui furent recueillies par divers éditeurs complaisants. Il est d'autres vers de cet écrivain que la timidité des commentateurs, à défaut d'autres raisons qui ne nous importent pas, écarta de ses œuvres dites complètes. Il nous a plu de les recueillir pour la joie de quelques lettrés et de les publier ici, afin de combler une lacune regrettable, les moindres productions — les pires, dira-t-on, — de Mathurin Regnier, offrant à notre sens, un grand intérêt pour l'histoire littéraire. Nous devons la plupart de ces poésies, d'une liberté telle qu'on les priva jusqu'à ce jour de tout commentaire, à une copie manuscrite faite par Edouard Tricotel d'après des ouvrages rarissimes, et que M. Lachèvre, bibliographe érudit autant qu'obligeant, voulut bien nous communiquer. Ce manuscrit, qui date de 1860, se compose de pièces extraites des Delices satyriques (Paris, Sommaville, 1620), du Recueil des plus excellants (sic) vers satyriques de ce temps (Paris, Anthoine Estoc, 1617), et des éditions de Regnier données par Samuel Thiboust, Sevestre en 1616, et Collet en 1617 ; il renferme en outre des vers que nous avons retrouvés soit dans le

Cabinet, soit dans le Parnasse satyrique, mais dont l'origine douloureuse nous a parfois obligé à les écarter (1).

Nous ne chercherons point à excuser la licence qui nous les fait publier, non plus à en dénaturer par des coupures le sens original. Elles sont telles que nous les avons découvertes, telles que les connurent certains critiques, lesquels moins hardis ou plus « moraux » que nous, les oublièrent. Nous en avons compté vingt-six, tant sous la forme de stances et de « satyres » que de sonnets et d'épigrammes. Quelques-unes d'entre elles furent publiées dans des recueils postérieurs, travesties ou bien attribuées faussement à divers poètes. Par contre, d'autres, et non des moins caractéristiques, n'appartenaient pas à notre auteur. Nous avons exclu celles-ci pour ne garder que celles-là. A défaut d'autres preuves que le nom de Regnier qui les accompagne, la verve libre, l'humeur caustique et la langue nerveuse et colorée de ces pages, trahissent leur véritable auteur (2).

(1) Ainsi nous avons omis un sonnet commençant par ce vers :

Les humains Cheribon sont or, désanimez.

publié dans le Parnasse satyrique et qui se retrouve dans les écrits satyriques publiés en 1578 contre Henri III et ses mignons et recueillis dans les *Journaux de Pierre de l'Estoile* (Cf. édition Jouaust, 1875, I, p. 337).

(2) Personnellement, en raison de nos recherches dans le domaine de l'ancienne poésie française, nous n'avons aucun doute sur l'authenticité de ces vers. Viollet le Duc, Edouard de Barthélémy, Louis Lacour, E. Courbet, pour ne citer que ces derniers éditeurs de Regnier, n'ont-ils pas puisé aux mêmes sources que nous, en extrayant des recueils que nous avons dépouillés, telles pages nouvelles dont ils enrichirent leurs éditions. Comment justifier de leur mérite si leur choix trahit plus de complaisance que de vérité ? Pourquoi écartèrent-ils systématiquement certaines pièces qui n'offraient point leur propre goût ? Les poésies qu'ils produisirent « pour la première fois », de même que les nôtres, ne se recommandent souvent à l'attention, que par une simple signature d'auteur les accompagnant. Si les unes sont apocryphes, pourquoi admettre les autres ? En histoire littéraire, il est heureusement des guides plus sûrs que le « bon goût » et la « décence » des commentateurs.

DIALOGUE DE L'AME DE VILLEBROCHE,

PARLANT A DEUX COURTISANES, UNE DES MARETS DU
TEMPLE ET L'AUTRE DE L'ISLE DU PALAIS,

par le sieur Regnier.

Au plus creux des ronces fortes (1)
Ou de mes dépouilles mortes,
Est le séjour inconnu,
O passions des macquerelles,
Vieux oriflans de pucelles,
Vostre discord est venu.

Je suis le rouge Villebroche,
Au nez plat, à la dent croche,
Court et rond comme un baril,
Qui de la basse pratique
Fait un trafic [authentique]
Prince des poissons d'Avril.

Mes chères sœurs et compagnes
Qui comme carpes brehaignes
Frayez et (n'enfantez) (2) pas,
Ou du moins si vous le faites
Tenez vos couches secrettes
Je veux finir vos débats.

(1) Variante : *Au plus creux des roches fortes.*

(2) Le texte porte : *et vous faites pas.*

A LA COURTISANE DES MARETS DU TEMPLE.

Qui peut sur toute la terre
A vous, plus claire que verre,
Grand' lezarde porte-fard,
Guilledine destraquée,
Vieille pucelle estriquée,
Se comparer à votre art ?

Quelle grâce de nature
Quand votre teste entorture
Plus rase que cocque d'œufs
Veut ou compter ou écrire
Ce qu'il faut ou faire ou dire
Pour le commerce joyeux.

Qui peut les vertus comprendre
De la delicate cendre
Qui de vos perruques sort,
Quand vos doigts en carbonade
Frippent sur votre pelade
Les raclures d'un cuir mort.

Quiconque en use en breuvage
Perd soudain son pucelage
Tous tant soient-ils bouchez,
Par l'effort de cette poudre,
Sont comme au coup de la foudre
Ou des canons débouchez.

A CELLE DE L'ISLE DU PALAIS.

Mais dites moy, grande fille
A peau plus rude qu'estrille
Museau de pomme de pin,
Teint d'orange et d'écarlate,
Cuisse maigre, molle et platte,
Idolle de saint Crespin.

Qui peut à vos artifices
Avec souplesse, malices,
Arts, pratique et desseins,
Conseils, discours, esperances,
Attraits, attaque, deffences
Trouver remedes certains.

C'est chose toute certaine,
Au lieu de bois de baleine
Que vostre vertugadin
Est bardé de pucelages,
Dont en toute sorte d'âges,
Vous allez faisant butin.

O Dame chaste et pudique,
Qui par un art empyrique
Tirez comme à l'alambic
D'une douce violence,
Des dames la quinte essence
Que vous servez au public.

A LA COURTISANE DES MAREST DU TEMPLE

Et vous, manche de guiterne,
Souple comme un cat qu'on berne,
Guaine à mettre [des] (1) cousteaux
Embonpoint de solle fritte
Visage de truffe (*sic*) cuitte
Buandière aux vieux drapeaux.

L'image de la mort blesme
Ne ressemble qu'à vous mesme,
Sorcière allant au sabbat,
Médaille d'une Sibille,
Poire, pomme, femme, fille,
Rave, voire vieux cabat

De vostre panse distille
Une liqueur comme l'huile,
Gluante ainsi que la poix,
Rangeant quiconque la touche
Fut-il mort comme une souche,
Sous les amoureuses loix.

CELLE DE L'ISLE DU PALLAIS

A vous tuyau d'écritoire,
Espoucette toute noire,
Apørement de bordeau,
Et les clefs et les serrures :
Mais vos petites dorures
Ne vallent pas un fuseau :

(1) Cf. Tricotel.

Vous me direz que Perrette
Sur son lit dans sa casette
N'a qu'Opales et Grenats,
Prou de Soya, frize et laine,
Serge, estamine, futaine,
Camelots et tuffetas.

Il est vray je le confesse,
Elle ne fait plus la presse
Aux estoffes de haut prix :
Mais vous avez pour parade
La robe de demy ostade,
En chambre le manteau gris.

LA COURTISANE DES MARESTS DU TEMPLE

Dame d'honneur sans exemple,
Vous avez autel et temple
Que de crotte on bastira :
Et là tout ce qui se ravaude
A vous, sainte Brunehaulde
De bougie s'offrira.

A vous la Samaritaine,
Qui d'un brin de margeolaine
Les fesses vous couronnez,
S'offriront à charette
Des lettres en paquette
Et des ballets suranez.

Sus donc, gentilles guenippes,
Prenez vos plus belles nippes,
Sans vos attifets laisser,
Coiffez vous de poire molle
Vous aurez mine d'idolle,
Et vous feray enchasser.

A TOUTES LES DEUX

Bref, pour vous unir ensemble,
Ne détracquez point vostre amble,
Et pour le faire plus court,
Vous deux en vallez cent mille,
Que l'une serve à la ville,
Et l'autre serve à la Cour.

*(Recueil des plus excellants vers satyriques de ce temps,
Paris, Anthoine Estoc, 1617).*

DIALOGUE-DE PERRETTE, PARLANT A
LA DIVINE MACETTE.

Par le sieur Regnier.

PERRETTE

Plus luisante que n'est du verre,
Seiche comme un pot de terre,
Tondue comme un Prelat,
Je viens des bords de Garonne
Prostituer ma personne
A tout lubrique combat.

MACETTE

Plus claire qu'une lanterne,
Fait en manche de guiterne,
Brillante comme le jour,
Je viens de courre les rües,
Faisant mille et mille veües,
Pour le mystère d'amour.

PERRETTE

Je suis la Samaritaine
Qui n'ay ny rente ny domaine,
Que le fruit de ma vertu,
Aussi n'y a-t-il en France
Chevalier qui, à la lance,
N'ait contre moy combattu.

MACETTE

Je suis Urgande l'antique,
Qui ne vit que de pratique.
Inimitable en mon art,
Ardente comme une mèche,
Doüillette comme une flèche,
Ayant plus d'os que de lard.

PERRETTE

Je suis ceste grande fille
Que le petit traine-ville
Dans le bois dépucella
Dessus la Rose nouvelle,
Mais je n'estois pas pucelle,
Comment dont se fait cella ?

MACETTE

Et moy ceste femme fille
Tant commune en ceste ville,
Qui perdit au jeu d'amours
Cela que chacun appelle
La fleur de toute pucelle
Et si la garde tousjours.

PERRETTE

Sy vous me voyez en masque,
Portant perruque sur casque,
Et le feu dans le Museau,
En cela je vous explique
Les secrets de ma boutique
Comme dedans un tableau.

MACETTE

Je suis d'une (*sic*) estrange usage
Une fille en son veufvage
Qui a sous le bout du busc
Un morceau de bonne prise,
Gardant choses exquises
Entre les roses et le musc.

PERRETTE

Je porte en casque honneste,
Pour n'avoir point de teste,
Le teint de fard placqué,
Estant infiniment laide,
Le feu qui dedans excède
M'en a le dehors masqué.

MACETTE

Je suis ce grand vœu de cire
Que l'on offroit à saint Cire
Pour l'enfleure des roignons,
Que je guéris sans pistache,
Ny sans huile que l'on écache,
Comme on faict des oignons.

PERRETTE

J'ay les talons armés d'ailles,
Pouvant atteindre par elles
A la vitesse du vent,
Mais en armant mon derrière
De la différente matière,
Je desarme mon devant.

MACETTE

Mercuré eut des pieds aux aisles.
Et moy dessous les [aisselles],
Comme les chauve-souris,
J'ai la blancheur de la meure,
Et ris alors que je pleure,
Et si pleure quand je ris.

PERRETTE

Je suis d'amour si divine,
Qui des arts de Celestine
Amplifie tous les jours,
Et celui que celui (1) blesse,
Comme une grande Déesse,
M'invoque pour le secours.

(x) Variante : ce dieu (Cf. Tricotel.)

MACETTE

Je fais par mon éloquence,
Mettre l'esprit en vaillance,
Et les armes manier :
Je puis amollir les roches,
Doubles trottent en mes poches
Ainsi que rats en [grenier]

PERRETTE

Brave en l'amoureuse guerre,
De moy-mesme je m'enferme
Et de disposte façon
De mes amours homicide
Je fais perdre selle et bride,
Estriers, sangle et arson.

MACETTE

Et moy lorsque j'entre au couple,
Mon mouvement est si souple,
Qu'il fait feu comme un fusil,
Surpassant l'arc qu'on décoche.
Mais moy et mon petit coche
Ne pesons qu'un grain de mil.

PERRETTE

Je romps pourtraict et croupière
Tant j'ay la croupe legere
Et le mouvement soudain,
Mais pourtant rase la teste ;
Celuy qui picquoit la beste
Ne peut se tenir au crain.

MACETTE

L'hiver et l'esté je sue
Et qui me touche s'englue
Comme fourmy dans le miel :
J'ay de fer et non de verre
Toujours le cul contre terre,
Et les yeux dedans le Ciel.

PERRETTE

En France je represente
Une momie vivante,
Une picque sans fourreau,
Une vielle, une lime,
Et qui me voit il m'estime
L'épousée d'un bourreau.

MACETTE

Dans Paris je tiens escolle
Et chacun chez moi s'enrolle
Soubs les bannieres d'amour.
Tenant des arts habille,
Et le bordel de la ville
Et la banque de [la] Cour.

PERRETTE

J'ai par impudic usage
Détournez maints pucelages
A la chasse du connin,
Comme les mouches gesnees
Aux toilles des araignees
Dont je porte le venin.

MACETTE

Moy déployant ma boutique,
 Tant j'ay louable pratique,
 Un seul ne veut mon devant,
 Ainsi qu'un gueux de voirie
 Passe par la rotisserie,
 Pour n'en humer le vent.

PERRETTE

Au cul me pendent sonnettes
 Comme ferrets d'éguillettes,
 Mes nerfs [fiffrent] sur mon corps
 En fin toute je ressemble
 A un mullet qui est hors d'amble,
 Et qui ne peut porter le mors.

MACETTE

Or me voila devenuë
 Pauvre, laide, maigre et nuë,
 N'ayant ny cheveux ny dent,
 Et ce qui me met en peine,
 Peut estre la peau pleine,
 Soufflez, ce n'est que du vent.

PERRETTE

Et moy, bien tost vieille et laide,
 Mais c'est un mal sans remede,
 C'est tout ce que j'ay vécu.
 Voila la grande darette,
 Je suis d'avis que l'on luy mette
 Une [marjolaine] au cul.

*(Recueil des plus excellants vers satyriques de ce temps,
 Paris, Antboine Estoc, 1617.)*

STANCES

par le sieur Regnier.

Je ne suis pas prêt de me rendre
Je suis en f...tre un Alexandre
Et comme son ambition
D'un monde ne peut se repaistre
Un tant grand c... peusse-t-il estre (1)
Ne suffit à ma passion.

Bien que casse (*sic*) la teste grise,
J'ay sué sous mainte entreprise,
Mon v... est si franc du collier
Que veuves sans choses et autres
Il enfile plus de patenostres
Que n'en dit jamais cordelier.

Toujours gaillard, prest à combattre,
J'en mets à bas autant que quatre.
Qui ne le croit vienne au congrès :
Je foutray à jeun et sans boire
Plus qu'Hercule à la c...lle noire,
Le plus vaillant f...teur des g....

(*Delices satyriques Paris, Sommaville, 1620.*)

a) Variante : un c... tant grand. (Cf. Tricotel.)

CONTRE UNE VIEILLE COURTISANE

Satyre.

Encor que ton teint soit desteint (1)
 Que replissé soit ton visage,
 Et ton trou cent fois plus repeint (2)
 Qu'un vieil Saint-Martin de village,

Que tu face (*sic*) peur à l'amour,
 Que de bille soit ta parolle,
 Et tout ce qu'on te voit de jour
 Soit de nuit sous ta tavoyolle (*sic*) ;

Que ton sein soit vieil et recuit
 Que ta bouche soit esdenté,
 Et qu'avec toy mesme la nuit
 Ne dorme ta face emprunté (*sic*),

Que dans leurs gencives tes dents
 Comme un vieil clavier d'espinnette
 Tantost dehors, tantost dedans,
 Facent des tours de marionnette ; (3)

Cependant tu fais les doux yeux
 Si ne t'esmeut la reverence
 Que tu dois à ton c. si vieux
 Qu'il en est reduit en enfance.

(1) Variante : *œil... esteint.* (Cf. Tricotel.)

(2) Variante : *front ?* (Cf. Tricotel.)

(3) Variante : *facent tours.* (Cf. Tricotel.)

Mais bien qu'il fut en son printemps
Il n'en est pas moins vieille beste ;
Aux femmes on cognoist les ans
Non pas au cul, mais à la teste.

Si tu crois pour finir tes vœux
Que ton argent face merveilles,
Parle à mon v.. si tu le veux
Je ne sçay s'il a des oreilles.

Mais je sçay tout borgne qu'il est
Qu'il se cognoist en marchandise,
Que f..tre une vieille ce n'est
Ny sa couleur ny sa devise.

(*Delices satyriques, Paris, Sommatville, 1620*).

ÉPIGRAMME

Jeanne, vous desguisez en vain
Ce que chacun tient pour certain.
Que sert de faire tant la fine ?
Je vous foutois sur vostre mine
Et croyois f..tre une putain.

(*Delices Satyriques, etc.*)

CONTRE LES SODOMITES

Sonnet

Sodomites enragés ennemis de nature
Et vous universels qui ça et là foutez,
Et vous qui d'un seul c.. (*sic*) doucement surmontés
Ne bruslez du (1) soucy que d'une créature .

Ruffiens et vous tous qui de f..tre avez cure
Et qui par les bordeaux débauchés fréquentez
Et vous autres encore qui tant vous repen tez
D'avoir jamais f .tu que votre v... endure (*sic*),

Laissez-la seurement et librement passer
Entre foutre et dormir, excroquer, repasser
Cette jeune beauté admirable, héroïque

Le faisant vous ferez œuvres de grand devoir,
Et si pouvez encor récompense en avoir,
Car vous obligerez une chose publique.

(*Quintessence satyrique.*)

(1) Variante : *de?* (Cf. Tricotel.)

STANCES

Femmes qui aimez mieux le f..tre que le pain
Qui prenez en f..tant un plaisir souverain,
Qui faites de vos c... une source seconde
Qui crevez de despit qu'on ne vous foute point
Laissez vous f...tre à moy, j'ai le v.. en bon point,
Et vous direz que c'est le paradis du monde.

Je croy que tout f..toit quand je fus engendré
Tant je suis en f..tant chaudement agité,
D'une ardeur qui n'est point à tous f..teurs commune.
Si j'approche d'un c.. je me sens eschauffer,
Ny mary ny parent ne peuvent m'estonner,
Mon v.. et mes c...llons courent mesme fortune.

O mourir agreable, ô trespas bien heureux !
S'il y a quelque chose en ce monde d'heureux,
C'est un tombeau tout nud d'une cuisse yvoirine,
Les esprits vont au ciel d'un ravissement doux :
Si l'homme meurt dessus la femme meurt dessous,
Mais une mort est peu pour chose si divine.

Ce sont mots inventez que parler de l'honneur,
Et dire qu'en f..tant on n'a point de bonheur,
Et que celuy qui f..t à la vertu s'oppose.
Il n'est point d'autre honneur que de f..tre très bien,
Car sans ce doux plaisir la vertu ne vaut rien :
Honneur, f..tre et vertu, c'est une mesme chose.

(Parnasse satyrique).

SONNET

Eh bien mon doux amy, comment vous portez-vous ?
Etes-vous satisfait du c.. de Magdelaine ?
Quant à moy, je suis bien, j'ay le v.. en haleine,
Tout prest comme il me semble à f..tre quatre coups.

Je prends tant de plaisir à l'heure que je f...
Et que Rose sous moy à f..tre se [demeine]
Que lassé de mon âme au bout du v. la meine
Pour faire un lit d'honneur entre ses deux genoux.

Mon v.. en y pensant se roidit et s'eschauffe
Tellement que sa forme apparoit par dehors ;
Au souvenir de Rose et fait lever ma chausse.

Rose de qui le c.. a de roses les bords,
Où je voudrois fourrer les c... et le corps
Et là comme un anchois me fondre tout en sausse.

(Parnasse satyrique).

SONNET

La grande volupté qu'on reçoit en f..tant,
Le suave nectar que le f..tre liquide,
L'ambroziage doux qui fait le comble vuide
Pour qui le bon f..teur hardy se va battant.

Le plaisir que l'on a [quand] l'on va recherchant
Les chambrettes d'un c... que la douceur humide
Fait tart branler un c.. en servant de [doux] guide
Au f... foutatif qui coule en culetant.

Mignon, petit mignon, je t'honore tout outre
Qui veut vivre en ennuy il faut vivre sans f..tre
Non, je le feray tant et veux que mes c..llons

Gambadent près d'un c.l: en escumant de rage,
Ah ! c'est un grand plaisir de manger son potage
Trempé deux ou trois fois en de si gras bouillons !

(Parnasse satyrique.)

DIVERSES EPIGRAMMES

Jeunes esprits qui ne pouvez comprendre
Comme il vous faut gagner le jeu d'aymer
Le jeu de paume à tous vous peut apprendre
Qu'amour se doit pour la belle estimer.
Le premier coup que quinze il faut nommer
C'est le devis, puis le baiser le trente,
Et puis toucher du tétin à la fente,
Quarante-cinq doit compter l'amoureux,
Mais pour gagner le jeu qui tant contente,
Il faut frapper tout droit dans l'entredeux.

*
*
*

Hélas, ma sœur, m'amie j'en mourrois
Disoit Alix qu'on vouloit marier
Au premier coup vaincuë je serois,
Rien n'en feray, ma mère a beau crier.
La sœur respond : Alix ne te courrousse
Et de cela ne prends aucun esmoy :
Car si tu veux que j'ayde à la rescousse
Les premiers coups j'endurerai pour toy.

*
*
*

Un bon frelaut troussé comme il falloit,
Venoit des champs en faisant bonne trogne
Une nonnain trouva qui y alloit,
Laquelle il print, luy disant : ma mignonne,
Nous ferions bien vous et moy la besongne,
Allons à part remuer de la fesse,
Car si quelqu'un sur le fait nous empongne
M'excuserai, disant je la confesse.

* *

Ce disoit une jeune dame
A un vieillard : vous me faschez,
Et vous tuez le corps et l'âme
Pour neant à ce que tachez,
Allez faire ailleurs vos marchez
Mal vous sied ceste mignardise
Car quant à moy je suis promise,
Pas n'y voyez clair à demy :
Pour vous rien n'est sous ma chemise,
Cela n'est deu qu'à mon amy.

* *

Margot s'endormit sur un lict
Une nuict toute descouverte
Voyant sa lanterne estre ouverte,
Mit sa chandelle au plus profond
Robin ta chandelle se fond,
Non fait, dict-il, c'est une goutte,
Qu'en l'allumant elle dégoutte,
Ce qui la fait ainsi fumer :
Vien Robin quand on ne void goutte
Souvent ta chandelle allumer.

* *

Hau le meschant qui a ployé
Et rebouché comme un mastin,
Hau le vilain qu'il soit noyé,
Le jouet de frère Martin,
Qu'on n'en parle soir ne matin,
C'est fait il est devenu rosse,
Et ne vaut plus en bon latin
Qu'à servir l'Abbesse de crosse.



Un bon coüillaud voyant sa chambrière
 Belle de corps et propre à soustenir
 Quelque grand faix en chambre de derrière,
 Monta dessus, puis soudain vient venir
 Sa femme oyant ce bruict qui dit holà,
 Qui vous a mis tous deux en ce point là ?
 Est-ce l'amour qu'à moy avez enclose ?
 Ha ! mon mari, je ferois bien cela
 Ma chambrière eust bien fait autre chose.



Par un matin une fille escoutoit
 Un cordelier qui decrotoit sa mère,
 La décrotant si fort la tourmentoit,
 Que la fillette en eust douleur amère
 Qui s'escriant : holà ! holà ! beau-père
 Que faictes-vous ? La voulez-vous tuer ?
 Las ! je vous pry, autant qu'on peut prier
 Que pour ce coup vostre ire se desporte
 Car quand j'entends ma mère ainsi crier
 Souffrir voudrois la douleur qu'elle porte.



Quelqu'un voulant se gausser un petit,
 Trouvant un jour une dame gaillarde
 De vous baiser j'aurois bien appétit
 Mais vostre nez est si long qu'il m'en garde.
 Elle à l'instant vivement le regarde
 Et luy respond : pour si peu ne tenez,
 Car si ce point seulement vous retarde,
 J'ay bien pour vous un visage sans nez.

D'UNE SERVANTE

Avant hier mon maistre m'accola
Dessus un banc où me trouva assise,
Et puis me dit, m'amie faisons cela,
Car c'est un jeu que tout le monde prise.
Au mesme instant rebroussa ma chemise
Puis me coucha pour le faire à son aise,
Ou lors je fis quelque peu la mauvaise,
Ne cognoissant le goust de ces ébas,
Après je dis : je veux bien qu'on me baise
Tout aussitost que j'auray le cul bas.

* *

Vrais amateurs du plaisir de Venus,
Qui pour neuf mois ne vous faictes que rire,
Les envieux qui aiment à mesdire,
Ne faudront pas de se mettre tous nus
Pour travailler à un si saint ouvrage.
Besongnez donc, et de jour et nuict,
Vous les ferez tous vifs crevez de rage,
Si de neuf mois [vous] venez à dix-huict.

* *

Un bon vieillard qui n'avoit que le bec,
Se treuvant court près d'une jeune Dame,
Du désir prou, mais de cela à sec,
Ne suis-je pas, ce dict-il bien infame?
Pour tout discours luy chante ceste game,
Il taste, il monte assez pour l'ecacher
Plus de cent fois, et ne peut delascher,
Dont se mocquant, dit la Dame faschée:
L'esprit est prompt, mais infirme est la chair
Nostre curé souvent ni en a preschée.

* * *

Un galland le fit et refit
 A une fille en s'esbatant,
 Et puis après la satisfit,
 D'un bel escu d'or tout contant.
 Ma foy je n'en auray point tant,
 Dit la fillette, c'est beaucoup :
 Serrez cela, dict-il tout à coup,
 Lors ce dict la fille au corps gent,
 Faictes le donc encore un coup,
 Pour le surplus de vostre argent.

* * *

Elle disoit : faictes tous bellement,
 Hé ! mon amy, j'ay la cuisse escorchée,
 Mais puis après se sentant eschauffée
 Dict tost, tost, tost, las ! frappez hardiment
 Ne craignez point que je sois affoiblie,
 Pour endurer un mal si doucement.

* * *

Un forgeron aussi vieil que le temps,
 Prioit d'amour un jour sa damoiselle,
 Et luy disoit : Madame je pretends
 Forger sur vous une pièce très belle,
 Elle luy respond à ce n'estant rebelle
 Que de sa part son devoir vouloit faire,
 Loy en forgeant ses marteaux vont deffaïre,
 Puis son cogner se ploye comme plume.
 Lors elle dict : pour cest œuvre parfaire
 Autre que vous faut-il qu'il batte l'enclume.

(Math. Regnier : Satyres et autres œuvres folastres, etc., Paris, Samuel Thiboust, 1616, Sevestre, 1616, et Collet, 1617).

SATYRE

J'estois sur le Pont-neuf quant la nuict s'avoisine,
Je regardois le plan de la place Dauphine,
L'édifice du Louvre et l'Isle du Palais,
Et le cheval de Bronze auquel tant je me plais,
Quand un homme effronté, je suis enflamé d'ire
Alors qu'il m'en souvient, m'accoste et me va dire :
Vous contemplez, Monsieur, les desseins d'aujourd'huy.
Je retourne aussitost la teste devers luy,
Je voy ce resolu, dont la mine esgarée
Pourroit espouvanter la bourse mieux ferrée
Qui soit point à Paris : ah ! qu'il estoit dispos.
Il n'es point messeant, ny mesme hors de propos,
De depeindre ce rustre avec ma pierre noire,
Mais peut-on crayonner une si belle histoire ?
Nul certes ne le peut : l'esprit le mieux timbré,
Dans ce chemin fascheux se verroit encombré,
Toutefois le courroux qui mon âme transporte,
Plus que l'esprit et l'art m'y servira d'escorte,
Qu'on remarque ses traicts : sa taille à mon advis
Tient fort du respondant qui demeure au parvis :
Ses yeux qu'une escarlatte à l'entour envelope,
Luisent ny plus ny moins que ceux d'un Lycanthrope
Son nez punais ressemble un concombre avorté,
Mais pour mieux dire encor une meure, excepté
Qu'il n'a pas la grosseur : puante est son haleine ;
Sa barbe est un outil dont on carde la laine :

Quand au chapeau qu'il porte, il est tel à le voir,
Qu'on diroit vraiment que c'est un entonnoir,
Le cordon qui l'entourne est fait à la marane,
Historié jadis comme le dos d'un asne :
Son oreille est semblable à celle d'un cochon,
Où pend le petit More en guise de bouchon,
Par derrière à grand poil ondoye une moustache,
Mais c'est trop l'honorer, c'est une queue de vache
Qui luy couvre les reins d'un mélange crineux,
Qu'un ruban de la Chine entortille en cent nœuds,
Son teint de camelot endoyé de minime,
Tient de celui d'un gueux qu'on accuse de crime,
Son habit (chose estrange) esgratigné, mangé,
Goffré, brodé, rompu, deschiqueté, frangé,
Feroit honte à l'opale, à cause du mélange
De sa couleur diverse à la voir, qui se change
Comme un caméleon. Mais sçavez vous comment ?
Je vay le raconter : Il fut premièrement
De satin decouppé (comme l'on dit) en plume,
Avec trois taffetas selon nostre coutume.
Or le temps malheureux, nostre ennemy juré,
Le temps (dis-je) a si bien ensemble incorporé
Parmi les canevas et l'autre garniture,
Ces quatre estoffes-là, que l'art vaincq la nature,
Et n'en déplaie point à Pierre de Ronsard,
Qui dit que la nature est meilleure que l'art,
Soit durant le beau temps, soit durant que les crottes
Ont leur siège à Paris, il marche avec des bottes,
Prises d'un megissier, et des esprons gravez,
A la façon du temps, qui picquent les pavez.
Mais tout cela n'est rien au prix de son espée,
Qu'il a dedans le sang des limaçons trempée.

Or comme on ne peut doncq éviter son destin,
Cet homme ainsi basti me vint comme un Lutin,
Tirer par mon manteau, avecq une main teinte
Et du jus de fumier, et me fit cette plainte.
Les esprits de ce temps ne sont point, sur mon Dieu,
Ny grands, ny relevez, il falloit qu'en ce lieu
Quelqu'un eust fait bastir la tour de Babilone :
Que voulez-vous, Monsieur, avec un je me donne
Au diable, un Dieu me damne, un je meurs, un serment,
Qui me faisoit trembler en mon estonnement,
Monsieur, la vertu meurt, et la mescoissance
A le plus de crédit maintenant [par] la France :
Si l'homme de mérite estoit bien reconnu,
Je serois estimé, j'aurois du revenu,
Des pages et laquais, la carrosse garnie
De six chevaux encor me feroient compagnie.
Bien que vous me voyez comme un pauvre [soudard],
Je suis un gentilhomme issu de bonne part,
Je menois l'avant-garde au camp de Ville-Juifve ;
J'ai crié le premier, demeure-là, qui vive ?
Que vous diray-je plus, j'avois un regiment
De croquans valeureux sous mon commandement.
Alors de son manteau le bras gauche il se couvre,
Et puis se retournant vers le chasteau du Louvre,
Il commence à me dire avec son quant à moy,
Que ceste galerie avoit je ne sçay quoy
De l'air d'un Ilion. ornement de l'Asie,
Mais qu'elle n'estoit pas selon sa fantasie,
Comme si les humeurs de cet homme de choïs,
Eussent deu controler les bastiments des Rois.
Après il me commence à faire des harangues,
De ses perfections, quatre sortes de langues.

N'est-ce pas (disoit-il) Monsieur, un beau trésor ?
Je les ay toutefois, et d'avantage encor,
J'ay pour le mal d'amour un singulier remède,
Je ne céderois pas au subtil Archimède
En la Mathématique : A combien d'escoliers
Ay-je enseigné cet art ? Les esprits familiers,
Me sont plus obligés qu'à nul de ce Royaume.
J'ay fait un horoscope à ce maistre Guillaume,
Qui fait tant le sçavant : ce bel acte connu
Fait qu'entre les plus grands je suis le bien venu.
Que si vous désirez de voir l'experience
D'une tant merveilleuse et si rare science,
Sur vostre jour natal demeurez assuré,
Qu'en cette occasion je vous contenteray.
Je ne suis point au reste, au nombre des avars,
J'ay dans mon cabinet dix mille choses rares,
S'il vous plaist de le voir, la maison n'est pas loing,
Moy qui voulois servir de juge et de tesmoing
Sur les divers succez d'une telle matière.
Et vous représenter la face toute entière,
En le remerciant de cette charité,
Qu'il me vouloit monstrier sans l'avoir merité,
Comme un chartier eut fait, il me jure et proteste
Qu'il estoit mon amy : puis il me git au reste,
Qu'il estoit en tout temps le plus que bien venu
Des filles de Paris, qu'il en avoit connu
De toutes les façons et qu'en sa compagnie
S'esloignasse de moi toute cérémonie :
Jusqu'auprès son logis avec quelques discours
De pareille farine il s'amuse toujours :
La petite maison (voyez le bon office
De ce gentil galant) est à vostre service.

Petite voirement, il n'estoit pas menteur,
Je pense qu'un nabot en estoit fondateur.
A peine sommes-nous arrivez à la cime,
De ce bel édifice excellent et sublime,
Et qui marchoit de pair avec l'Ephesien,
Qu'il ouvre un cadenas. Et Dieu sçait et combien,
Je m'estonnay de voir ceste horrible tasnière,
Sans mentir je pensois estre en un cimetiere,
Ou pour mieux m'expliquer en quelque basse-court,
Où la foudre a passé : mais pour le faire court,
Combien que ces devis me soient insupportables,
Je veux faire un estat des choses plus notables,
Afin que je ne sois toutesfois ennuyeux
Je veux mettre en oubli dix mille petits Dieux,
Nouvellement venus du pays de la Chine,
Et cent mille animaux de terre et de marine.
Pour le premier article une aulne d'arc-en-ciel,
La céleste Venus, des paroles de miel,
Une dragme de fleurs de Jeanne la pucelle,
Le busque de Lays, quatre plumes de l'aisle
Du petit Cupidon, le flageolet joyeux
Dont Mercure endormit le Berger aux cent yeux,
Les cornes d'Achelois, des pommes hesperides,
Les ailes du cheval des vierges castalides :
Les pleurs de Marc-Antoine enchassés en de l'or,
La [cocque] de Pollux et celle de Castor,
Certaine quantité d'huyle [pétrifiée],
L'orteil du Grangosier, de l'eau purifiée,
Du jour du grand déluge un demy casque plein,
Du nectar immortel, l'Antechrist, de la main
Du peintre Aristolas, deux nouvelles niches
D'oiseaux de Paradis, trois sirènes sechees

Dedans un four bien chaud, des cheveux de Morgand,
Un peu de la sueur d'Alexandre le Grand :
Le squelette enfumé d'une brayette suisse,
Un glaive de Roland, des ongles de Melisse,
Un des rats qui jadis mangerent Popiel
Le roy des Polonois par vengeance du Ciel :
La carcasse d'un porc qui mangea la chair sale
De l'empereur Arnold, du feu d'une vestale,
Un crible où chez Pluton les Belides souloient
Retenir follement les eaux qui s'escouloient.
Il avoit d'autre-part deux grains de la verolle
Qui vint première en France, un Marot, un vieil rolle,
Six volumes tournez d'Espagnol en François,
Pour bien dissimuler et mentir quelquefois,
Plus un remerciement, qu'en toute reverence
L'Anglois et l'Espagnol adressent à la France :
Un commentaire encor des livres d'Aretein,
Composé de nouveau par un Napolitain,
Un calepin d'avis avecques la manière
D'amener au moulin les eaux de la rivière,
Le tout par un Tudesque, et mille engins divers,
Que pour n'estre ennuyeux je veux taire en mes vers.
Quand je me fus saoulé d'une telle merveille,
Aussitost vint la nuit, et lors je m'appareille
De luy dire bonsoir. Lors par cinq ou six fois
Il me prie à souper, ou que si je voulois
Nous irions chez Cormier, au Cerf, ou Petit More,
Ou chez Torticoloy : il me va dire encore
Qu'il sçavoit bien son monde, et que pour l'amitié
Si j'avois de l'argent qu'il seroit de moitié.
Qu'il estoit propre à tout, que nul en ceste ville,
Aux cartes et aux dez n'estoit le plus habile,

Qu'il faisoit trouver bons les plus faux diamans,
Qu'à voir quelque nourrice à ses lineamens,
Il donnoit son advis touchant son pucelage :
Mais c'est perdre le temps d'avoir tant de langage :
Il s'enquiert de mon nom, et si j'estois du lieu,
Et luy dis l'un et l'autre, et puis après à Dieu.

(*Math. Regnier : Satyres et autres œuvres folastres, etc.*
Paris, Samuel Tibouost, 1616; Charles Sovestre, 1616,
et Collet, 1617.)

ABRÉGÉ DE CONFESSION

Puisque sept péchés de nos yeux
Ferment la barrière des Cieux
Reverend Père je vous jure
De les abhorrer en tout point,
Pourveu que je ne trouve point
L'impatience et la luxure.

Ces deux sont naturels en moy
Il n'y a ny rigueur de loy,
Ny beau discours qui m'en retire,
Et quand un simple repentir
M'en voudroit enfin divertir,
Mon humeur les feroit desdire.

J'ay tasché de les éviter,
Tous deux en disant mon Pater
Et lisant la sainte escriture.
Mais au milieu de mes combas,
Des flatteurs me disent tout bas,
Qu'ils sont enfin de la nature.

Ce n'est point Dieu qui les a mis
Au nombre de nos ennemys,
C'est quelque Pandore seconde
Qui, pour affliger les humains,
A semé de ses propres mains,
Ceste mensonge par le monde.

Car je ne sçay point d'Augustin,
De Carme, ny de Celestin,
Tant soit-il ferme et plein de zele
Si rempli de devotion,
Qui puisse, entrant en action,
Tenir une loy si cruelle.

Faites-donc ainsi que j'ay dit,
Que je puisse avoir ce crédit
Pour estre net de conscience
Comme les vieux saints l'ont esté,
D'oster de ce nombre arresté,
La luxure et l'impatience.

*(Math. Regnier: Satyres et autres œuvres folastres, etc.,
Paris, Samuel Thiboust, 1616, Sevestre, 1616, et
Colet, 1617.)*

CLAUDE D'ESTERNOD

Le plus satyrique des poètes de son temps. Son imagination est singulièrement pervertie ; sa faconde, fort libre, empreinte des images aux termes les plus burlesques, les plus cyniques. C'est toutefois un passionné et encore un lyrique. Sa vie est obscure : on ne la retrouve que fragmentairement à travers les contradictions des critiques de son œuvre. Qu'importe son vrai nom, puisque l'originalité puissante de son verbe subsiste. L'abbé Gougel, Brossette, Nodier, le crurent de nom François de Fourquevaulx, tandis que Weiss, « biographe universel », d'autres plus attentifs que renseignés, justifiant du titre de son livre (1), le firent d'Esternod, seigneur de Franchères, gouverneur d'Ornans. Il put naître à Salins en 1590 et mourir vers 1630. On croit qu'il fit un voyage à Paris et se lia avec Berthelot, Sigognes, Motin, etc., — peut-être, Regnier. Quoi qu'il en soit, il fait partie de cette nouvelle pléiade qui railla les contemporains, sans épargner Malherbe. Son œuvre fut maintes fois réimprimée, mais elle supporta, de par la fantaisie ou l'intérêt des éditeurs, quelques variantes qui obligent à n'en point dédaigner les moindres versions. On compte jusqu'à ce jour, huit éditions de l'Espadon satyrique. C'est un ouvrage rare et recherché, qu'on goûterait mieux si son auteur n'apparaissait — injustement, — comme une espèce d'anonyme, disciple de Mathurin Regnier.

(1) *L'Espadon Satyrique par le sieur d'Esternod.*

ODE SATYRIQUE
D'UN AMOUREUX A SA MAITRESSE

Je ne sçay quel regret me pique,
Mes esprits ne sont pas contents,
Et ma face melancolique
Signifie le mauvais temps :
Chasque jour m'est un jour de pluye,
Tous mes sens sont ensevelis
Dans une tristesse profonde :
Mes yeux ne voyant rien au monde
Que la cholere de Phillis.

Sa chasteté fait une plainte
Contre ma flamme et ma raison,
De ce que ma langue contrainte
A demandé ma guérison :
Phillis que veux-tu que je face ?
Baiser tes tetins et ta face
Sont des remedes eschauffants ;
Et d'ailleurs au temps où nous sommes,
Ces baisers sont pour les enfants,
Mais le reste appartient aux hommes.

Je ne sçay point farder mon ame,
Je te le dis ouvertement,
Je n'ay point appris à ma flâme
De brusler pour l'attouchement :
Elle ne prend sa nourriture

Que dans les champs de la nature :
Elle se perd en autre lieu ;
Et de peur qu'elle a de se nuire,
Ell' a juré de ne reluire
Que dans la lampe du milieu.

Serrer tes mains dedans les miennes,
T'appeler mon cœur et mon bien,
Poser mes lèvres sur les tiennes
Cela ne me guerit de rien :
Toutes ces façons ordinaires
Sont des plaisirs imaginaires,
Sans le dernier contentement :
Ces fleurs ne sont que des orties,
Si l'on n'accorde les parties
A traiter de l'apoinctement.

Laisse-moy ces vaines chimères,
Et tous ces comptes du vieux temps,
Desquels l'impuissance des mères
Fait retarder nos passe-temps :
Jadis ces vieilles rechignées
Eussent regretté leurs années,
Et maudit la clairté du jour,
Si dans leur fente naturelle
Quelqu'amant secret et fidelle
N'eust coulé le nectar d'amour.

L'honneur en ce siècle où nous sommes,
N'est qu'une folie d'esprit :
Et pour faire enrager les hommes
Quelque vieux demon nous l'apprit :
C'est un compte fait à l'antique :

Et je tiens pour heretique
Quiconque le croit autrement :
Les plus sages et plus jolies
Sur la ruïne de ces folies
Ont basti leur contentement.

Phillis n'attends plus, je te prie,
Que sert-il de tant babiller ?
C'est une pure resverie
De tant vivre sans travailler :
Tu fais tort à tes destinées
D'espargner tes jeunes années
Pour quelque phantasque mary,
Qui jaloux de te voir si belle
N'aura rien pour Mademoiselle
Qu'un instrument sec et tary.

Lors tu languiras affamée
Des ravissements de l'amour,
Et moins contente qu'enflammée
Tu me prieras à ton tour :
Mais mon ame enflée de gloire,
Ne t'aura plus dans sa memoire
Que comm' un corps de trespasé :
Mon refus, et repentance
Te feront faire penitence
Des sottises du temps passé.

Mais c'est trop parler sans rien faire,
Tant de discours ne servent rien :
En un mot sans farder l'affaire,
Dy, ma Phillis veu tu bien ?
Je suis jeune, gaillard [et] leste,

Je suis secret à tout le reste,
Je n'aime point en autre lieu :
Mais quoy tu me tournes la face ?
S'il ne te plait que je la face,
Va Phillis je te dis adieu.

(L'Espadon satyrique, Cologne Jean d'Escrimerie, 1680.)

JEAN AUVRAY

L'auteur, suppose-t-on, de divers ouvrages qui jactitent et entretiennent les contestations des critiques et des biographes. Les uns en tout cas sont peu faits pour initier aux autres. Il écrivit à lui seul un recueil de pièces : Le Banquet des Muses, d'une telle variété qu'on le croirait emprunté aux « cabinets » de plusieurs poètes. Il fut avocat ou chirurgien, on ne sait au juste, habita Paris, puis vint se fixer à Rouen. Dans le privé, on le crut bon vivant, fils de cette terre normande qui produisit tant de poètes et des meilleurs que nous connûmes. On lui attribue généralement — à défaut d'homonyme, — des œuvres saintes et les tragédies de Madonte et de Dorinte. Rien ne justifie précisément une telle générosité de la part des bibliographes. Pour nous, il suffit qu'il eût une jeunesse fort joyeuse et libertine, et que sa production s'arrêtât aux poésies gaillardes qu'on publia à l'heure où — croit-on, — il s'amenda et parût se convertir. A tant d'hypothèses sur sa vie, nous opposons la hardiesse de ses vers. Il mourut, au dire de quelques-uns, vers 1622, laissant un bagage édifiant pour son âme, mais qui ne parvint guère à faire oublier la franchise et l'élégance de ses joyeux propos.

LE NEZ

Il n'est pas toujours véritable
Que chacun ayme son semblable,
Puisqu'on void d'un contraire sort
La plus camarde de la rue
Estre amoureuse devenuë
D'un grand nez à double ressort.

Mais vous n'entendez pas la ruse ;
Par ce grand nez, ceste camuse
Conserve en tout temps sa beauté :
L'hyver, au feu ce nez de balle
Lui sert d'escran contre le hasle,
Et de parassol en esté.

Je ne tiendray plus pour merveille
La Pyramide nompareille
Qui jadis ombrageoit Memphis,
Puisque ce nez à triple estage
A midi mettroit [à] l'ombrage
Six rangs de picquiers dix-à-dix.

Ce grand nez sert en mainte sorte :
De verrouïl à fermer la porte,
De bourdon pour un pelerin,
De javelot, de hallebarde,
De pilon à broyer moustarde,
Et de claquet pour un moulin.

Il sert aux massons de truelle,
D'un éventail à damoiselle,
De besche pour les jardiniers,
De soc pour labourer la terre,
D'une trompette pour la guerre
Et d'astrolabe aux mariniers.

Ce nez en dos d'asne se cambre
Comme l'ansse d'un pot de chambre,
Puis, s'évazant en coquemart,
Son gros bout, plat comme une gache,
Se rend propre à faire un rondache
Ou l'escusson d'un jaquemart.

Mais pourquoi, petite camarde.
Aymes-tu ce nez de bombarde ?
Tes amours sont desordonnez.
Pensois-tu, lascive saffrette,
Que le membre de sa brayette
Fust à proportion du nez ?

Tu ne savois donc pas, follastre,
Que nature voulant (marastre)
Dessus ce corps prodigieux
Se jouer en ses artifices,
Luy fit le nez entre les cuisses
Et le priape entre les yeux ?

Mais ce qui est le plus difforme,
C'est que souz ce grand nez enorme
S'ouvrent deux grands trous caverneux
Qui lui broyent plus de peinture
Que le cu, peintre de nature,
Sur l'anneau d'un retraict breneux.

Qui voit ses narines soufflantes,
Escumeuses, larges, ronflantes,
Peut bien juger que ce paillard
Eut jadis un roussin pour pere,
Ou que sa ribaude de mere
L'engendra du cheval Bayard.

Aussi un jour ce gros yvrongne
Ronfloit, d'une bachique trongne,
Si fort dessus son traversain,
Que, sur les murs, les eschauguettes,
Pensant ouïr quelques trompettes,
En firent sonner le toxain.

(Le Banquet des Muses, Rouen, David Ferrand, 1623.)

LES RODOMONS SOUS LES COURTINES

Ces fendeurs de nazeaux, ces Trasons, ces bravâches,
Qui armez jusqu'aux dents menacent terre et cieux,
Aux combats de Cypris ne sont que des gavaches ;
L'adolescent Amour n'a rien de furieux.

C'est un conte de vieille, un mensonge, une fable,
Que de Mars furibond Cyprine aye en pitié ;
Si ce cruel baisa cette déesse affable,
Ce fut par violence et non par amitié.

Mars est peint tout armé, l'œil fier, la main sanglante,
Plein de rage et fiel ; au contraire, Vénus,
Toujours en bel humeur, douce, humaine, riante,
Les membres potelez, rebondis et tout nuds.

Pour nous que jour et nuit le feu d'amour enflame,
Nous disons qu'il n'est point tombeau plus glorieux,
Que le sein pommelé d'une amoureuse dame,
Et que mourir ainsi, c'est vivre avec les dieux.

Tous nuds entre deux draps à l'ombre des courtines,
Nous souffrons et faisons souffrir mille trespas,
Et l'âme palpitant sur deux lèvres sucrides :
Nous mourons mille fois, et si ne mourons pas.

Soit en force de corps, soit en vigueur de flammes,
Soit pour trouver au lits, mille blandissemens,
Nous sommes les phœnix des amoureuses âmes,
Jettant la poudre aux yeux des plus parfaits amans.

Nous sçavons comme il faut aux plaisirs de la couche
Ralumer nos braziers de mille attraiets nouveaux,
Baiser en cent façons le corail d'une bouche,
Et l'enfleure presser de deux globes jumeaux.

Lancer à l'improviste une œillade lascive,
D'un fantasque mary appaiser le courroux,
Soupirer nos tourmens d'une grâce naive,
Pocher les yeux d'Argus et tromper les jaloux.

Dissimuler nos feux, forger mille artifices,
Cacher aux plus rusez les désirs de nos cœurs,
Adorer deux beaux yeux, leur offrir nos services,
Les nommer nos soleils, nos rois et nos vainqueurs.

Ou, si nous ne pouvons devant ces âmes louches
Gémir ouvertement la rigueur de nos coups,
Nos yeux alors faisant l'office de nos bouches,
Nos languissans regards parlent assez pour nous.

Nous produisons encor ce miracle en nature
Qu'un sein de glace brusle au feu de nos doublons,
Si l'herbe Ethiopis fait tomber la serrure,
Nostre discours fait cheoir la nymphe aux cours talons.

Aux doux accords d'un luth nostre voix mariée
Porte l'âme à l'oreille ouïr un paradis,
Et dansant, nostre grace au geste appariée
Donneroit de l'amour aux plus chastes Judits.

Pour rendre de tout point une dame contente
Sans le satiricon, la Pistache et les œufs,
Le mol begayement d'une langue qui tente,
Invincibles nous rend au duel amoureux.

Qu'on ne nous blâme point du vice de paresse,
Ce morfondu peché répugne à nos desirs,
Car il n'est tordion, cullois, ny souplesse
Qu'Amour ne nous instruisse au fort de nos plaisirs.

L'Arétin fut un sot de limiter un nombre
Des postures qu'on tient au maneige d'amour,
Si de l'enfer pouvait ressusciter son ombre,
Bien d'autres il verroit pratiquer à la cour.

Mais laissant Jupiter et son beau Ganymede
D'un stupre abominable offencer le soleil,
Pour donner à nos maux un licite remède
Nous humons à longs traicts le nectar d'un bel œil.

Enragez donc Vulcans, tenez maussades ames
Ces amoureux tendrons jour et nuict enserrez,
Vos rigoureux glaçons augmenteront leurs flames
Et plus serez jaloux plus cocus vous serez.

(Le Banquet des Muses, Rouen, David Ferrand, 1623.)

PIERRE MOTIN

« Pierre Motin, écrit M. Paul d'Estrées (1), est né à Bourges, dans la seconde moitié du XVI^e siècle, vers 1566. Il appartenait à cette grande et puissante bourgeoisie qu'anoblissaient les fonctions municipales aux termes de lettres patentes de Louis XI, reconnaissant ainsi la fidélité de la vieille ville à la fortune de Charles VII, le petit roi de Bourges. »

Sa jeunesse fut troublée par la passion qu'il eut pour la fille d'un échevin de sa ville natale, M^{lle} de La Croix. Ce fut certainement la source de son inspiration, source pure s'il en fut, mais qui, pour ne se point tarir, s'alléra de tristesse et de rancœur. Il devint « satyrique ». Plus tard, il eut grande notoriété et des relations de choix. Mathurin Régnier lui garda une bonne affection qui se perpétue dans la dédicace qu'il lui fit d'une de ses meilleures satyres. Certains détails de mœurs échappent à cette courte esquisse qui éclaireraient sa physionomie. La place nous manque. Quelques lignes encore pour dire que son œuvre, relativement considérable, éparpillée dans les recueils du temps, ne fut jamais recueillie et que c'est peut-être à la négligence des imprimeurs qu'il doit d'être ignoré jusqu'à ce jour. Il y eut bien ces dernières années une tentative d'édition de ses vers ; le projet ne se réalisa qu'à moitié. Un premier volume parut, mais le choix en est si pauvre, les pièces citées si exangues, que bien des bibliophiles ignorent encore son nom. Une édition complète s'imposerait pourtant, révélation d'un des meilleurs poètes dont on pourrait s'enorgueillir. Des gloires acquises pâliraient sous l'éclat d'un astre levé tard au ciel du « Parnasse ». On demande un éditeur ?

(1) Motin, sa vie et ses œuvres. introduction aux Œuvres inédites de Pierre Motin, Paris, Cabinet du Bibliophile, 1883.

STANCES

Si j'ay touché ce sein, ce n'est point par malice,
Pourquoy le montrez-vous ?

Vous vous en despitez, mais c'est par artifice,
Plutôt que par courroux.

Vous avez trop d'esprit pour estre si sauvage
Aux licences d'amour :

Cette vigueur siet bien aux filles de village,
Non à celles de cour.

Puisque par vos regards je sens mon âme atteinte
D'un amoureux esmoy,

Si je n'avois pour vous plus d'amour que de crainte
Vous vous fuiriez de moy.

Amour est un enfant à qui la bonne mine
Ne plaist pas seulement,

Il veut que dans nos cœurs son pouvoir s'enracine
Par quelque attouchement.

Laissez-moy donc toucher à ceste gorge nue,
Cessez de m'affliger :

Aymer ceste beauté d'une amour retenue
C'est vous desobliger.

(Delices Satyriques, Paris, Sommaville, 1620.)

POUR UNE JEUNE DAME

Je n'eusse pas pensé que vous eussiez foutue
Et vendu vostre honneur au prix de la richesse ;
Mais puisqu'il est ainsi, il faut que je confesse
Que le vice vaut bien autant que la vertu.

Vous avez fort bien fait : l'honneur tant debattu
 Sous ombre d'un bon bruit a peu de gentillesse :
 Il faut fuirre l'honneur comme chose perverse
 Quand on tient sous le pied le plaisir abattu.

J'approuve vostre fait quoy qu'on en veuille dire :
 Il n'est tandis qu'on vit plus grand plaisir que rire,
 Enyvez des douceurs de si plaisant esbat.

Mais prendre de l'argent et vendre une foutée
 Ainsi qu'une putain au bordel eshontée
 Pour fille de maison je ne l'approuve pas.

(Delices Satyriques, Paris, Sommeville, 1620.)

EPIGRAMMES

Polidor amoureux d'une beauté sauvage,
 Prit son V... en sa main rouge comme un tison,
 Et puis il dit : Hélas ! que je meurs en servage,
 Ayant dedans ma main la clef de ma prison.

Un jeune amant plein d'amoureuse flâme
 Cherchant le bien du plaisir amoureux,
 Le doux milieu demandoit à sa dame,
 Pour y trouver son repos bien heureux :
 Elle lui dit : Si estant desloyalle
 De mon milieu j'estois si liberalle,
 A un amy je le voudrois bailler
 Non pour repos, mais pour y travailler.

Alize, ma chère merveille,
Sur mon âme, je ne mens pas,
Quand je vous dis que vos appas
Font que jamais je ne sommeille :
Que si, malgré tous les propos
Témoins de mon peu de repos
Vous croyez que je dissimule,
Couchez cette nuit avec moy,
Et vous verrez, belle incroyable,
Comme je suis digne de foy.

* * *

Vous avez bon temps de me dire,
Avec vos discours importuns,
Que je fasse des lieux communs
Pour vous apprendre à bien écrire.
C'est vous, ô belle Fredegonde,
Par qui tout discours s'embellit,
Et qui faictes de vostre lit
Le lieu commun de tout le monde.

LE TROP ET LE TROP PEU

Elle vous ayme bien, mais quoy ?
De vous espouser elle n'ose :
Car elle n'a que trop dequoy,
Et vous avez trop peu de chose.

* * *

Pourquoy me dites-vous, quand je suis en humeur,
Que de perdre l'honneur la crainte vous transporte ?
Lorsque je boucheray le trou de vostre honneur ?
Vous n'aurez pas sujet de craindre qu'il en sorte.

*(Cabinet Satyrique, éditions de 1618, 1620 et 1666
collationnés.)*

ODE

Doux antre, où mon âme guidée
Met son désir audacieux,
Clos à mes mains, clos à mes yeux,
Et découvert à mon idée.

Terre qu'un lis dore la bouche,
De qui le dessous enflammé
Ressemble un œillet my fermé,
Alors que le soleil se couche.

Brun séjour et secret arcade,
Au fond de vermeil éclatant,
Et qui le va marbre imitant
Et le dessus d'une grenade.

Beau cresse, qui dessus blondoye,
Le plus fin qu'on puisse trouver ;
Amour luy-mesme en fit le ver ;
Et luy-mesme en fila la soye.

Toyson d'or, d'amour enseignée,
Où mon désir est arrêté,
Ainsi qu'une mouche en esté
Dans les filets d'une araignée.

Petit gazon fait d'une rose,
Gros comme un coin en sa couleur,
Ne laisse pas seicher ta fleur
A faute qu'aucun ne l'arrose.

*(Cabinet satyrique, éditions de 1618, 1620 et 1666,
collationnées.)*

EPIGRAMME

Ce quatrain tout plein de diffâme,
Qu'on dit que sur vous j'ay fait,
Je ne l'ay sur vous fait Madame,
Mais je voudrois bien l'avoir fait.

AUTRE

A une beauté

Mon âme est de deuil poursuivie,
Vostre œil seul me pourroit guérir,
Je meurs de ne pouvoir mourir,
Et ce qui me reste de vie,
N'est que pour sentir le tourment,
Que j'ay de vostre esloignement.

SONNET

Vous voulez, dites-vous, estre religieuse,
Et je veux avec vous estre religieux,
Car je suis resolu de vous suivre en tous lieux,
Et la vie sans vous me seroit ennuyeuse.

Pour cloistre nous aurons la terre spacieuse,
Pour temple nous aurons un pre delicieux :
Moy voyant vos beautez je béniray les cieux,
Du cœur me respondra vostre voix gracieuse.

Nous nous consolerons en nos afflictions,
Je vous [orray] souvent en vos confessions,
Et vous direz ainsi detestant vostre enfance :

Mon père, j'ai peché mesmement en ce point,
C'est que quant vous m'aimiez je ne vous aimois point,
Et je vous f...teray pour vostre pénitence.

(*Parnasse satyrique.*)

ODE

Ne parler qu'avec gravité,
Et dire qu'Amour est un vice,
C'est aux autres pudicité,
Et à vous ce n'est qu'avarice.

Car au son de l'or amassé,
Vostre âme devient agitée,
Comme Alexandre au temps passé,
Au son du luth de Timothée

Si tost qu'on vous offre des dons,
L'amoureux plaisir vous devore,
Où vous faites plus de fredons
Que Faverolle à la mandore.

Comme au son de quelque instrument
Le Diable quitte une personne,
Au son de l'or soudainement
La cruauté vous abandonne.

Quelque vertu qu'on puisse avoir,
Il faut que l'argent vous achette,
Rien ne sert, valeur, ne sçavoir,
Le merite est dans la pochette.

Et lorsque mon desir reçoit
De vos faveurs la douce gloire,
L'espoir de gagner vous deceut,
Et moy de garder ma victoire.

Nous perdons tous deux le bon heur,
De nostre amitié mutuelle.
Car vous me preniez pour donneur,
Et je vous prenois pour fidelle.

Aussi depuis vous reprenant,
N'ayant point en moy de ressource,
Vous me voulez du mal autant
Que si j'avois pris vostre bourse.

Quittons-nous donc d'affection,
La vostre si peu retenuë
Me semble une polution
Qui m'est en songe survenuë.

Mais je vous donne advis certain,
Que pour vous monstrier genereuse,
Il faut bien faire la putain
Sans pour cela faire la gueuse.

(Recueil des plus excellants vers satyriques, Paris, Estoc, 1617.)

BERTHELOT

Gilles Ménage, soucieux de l'avenir des poètes, raconte, à propos de Malherbe et d'une galanterie qu'il eut pour la vicomtesse d'Auchy, que Berthelot railla en vers guoguenards une passion qui ne devait être, à l'en croire, qu'un motif purement imaginaire. On connaît la pièce de Malherbe :

Qu'autres que vous soient désirées,

On n'ignore point celle de Berthelot :

*Avoir le cœur tout plein de flâmes
Et faire les doux yeux aux Dames
Cela se peut facilement ;
Mais de pouvoir en sa vieillesse
Jouir d'une belle maîtresse
Cela ne se peut nullement*

Malherbe, pour répondre à ces vers, fit donner des coups de bâton à Berthelot par un gentilhomme de Caen nommé la Boulardière.

Cette anecdote, ou plutôt le souvenir de cette bastonnade, joint à l'impertinence des vers de Berthelot ce sont là certes des titres de gloire. On ne l'a pas oublié. Berthelot fut un caustique et un agressif. Son talent ne naît pas tant de son imagination et de ses dons lyriques, que de sa verve frondeuse et d'une impudence qui souvent furent payés au mieux de leur mérite. N'allait-il point quelque jour, — las de la proie facile que lui était Malherbe, — s'attaquer à Mathurin Regnier ? Rien, sinon une mauvaise pièce anonyme du Cabinet satyrique (et qui paraît être de Sigongne), ne nous

révèle l'issue de la lutte. Berthelot laissa dans sa production le souvenir de ses débauches... Ses œuvres auxquelles il ne faut point, à l'exemple de quelques bibliographes, rattacher les Sospirs amoureux, médiocre ouvrage d'un homonyme ignoré, se trouvent dans les plus cyniques recueils du XVII^e siècle, entr'autres le Cabinet satyrique, le Parnasse satyrique, le Recueil des plus excellants (sic) vers satyriques de ce temps. Claude de l'Estoile a laissé, dans un de ses curieux manuscrits, le détail de la querelle de cet auteur avec Malherbe ; ces feuillets curieux furent reproduits en notes par Paulin Paris dans la dernière édition de Tallemant des Réaux...

L'AMOUR VILAIN

Satyre

Venus n'est plus mere d'amour,
L'avarice l'est à son tour,
Qui de jour et de nuit l'allaitte
Du laict empesté de sa tette :
Ce qui faict que rien à present
Il n'execute, sans present,
Retenant l'avare nature
De sa maudite nourriture.

Un homme pourroit estre beau
Autant que cil qui, dedans l'eau,
Remirant sa beauté supresme
Mourut amoureux de soy mesme ;
Les dames le trouveront laid,
S'il n'est en richesse parfaict.
On pourroit estre autant habile
En vers que le docte Virgile
Ou qu'Homere, ou que celui-là
Qui beut de l'onde qui coula
Tout soudain de la pierre morne,
Qu'elle reçut du coup de corne
Du pied du cheval emplumé,
On ne sera point estimé
Des dames, si l'on ne possède
De l'or autant qu'un Roy de Mède.

Vous pourriez estre en tous hazards
Vaillant autant que les Cesars,
Voire même et à coup d'espée
Adroit autant qu'estoit Pompée,

Ou fort autant que fut Hector,
Ou prudent comme étoit Nestor ;
Que vous serez réputé lasche,
Couârd, poltron, sot et ganache,
Des dames, si vous n'avez l'or.
De Crese ou de Polimnestor.
On pourroit être de ce monde
Le plus excellent en faconde,
Et docte autant qu'estoit Platon
Que si n'avez l'or de Pluton
Les dames de ce temps avare
Ne vous reputeront qu'ignare :
Car nul sçavoir n'est honoré
Maintenant, s'il n'est bien doré.
Au contraire vous pourriez estre
Plus lourd qu'une beste champestre,
Plus laid qu'un Tersite effronté,
Et mille fois plus eshonté
Que celuy qui força Luçrèce ;
Ou que celui qui dedans Grèce
Ravit Heleine à son espoux :
Vous pourriez estre plein de cloux,
De lèpre, de farcin, de rongne,
Vous pourriez estre un sale yvrongne,
Un ord, un punais, un teigneux,
Un fat, un jaloux, un hargneux,
Un vilain, un sourd, un hetique,
Un hebeté, un heretique,
Un verollé tout emplastré,
Un tors, un [non-font], un chastré ;
Bref, en somme un tout inutile
Aux yeux de Venus la gentille,

Que si vous avez à foison
Des moyens en vostre maison,
Vous serez réputé des Dames
Le parfait des parfaites ames,
Et le seul accomplissement
Des corps de ce bas élément.
Tesmoins seront de ces paroles
Beaucoup de filles qui, trop folles,
Pour être piaffantes ont
Choisi pour maris des non-font.
Entre toutes, une se treuve
Qui avoit suffisante preuve.
Que celui qu'elle a espousé
Estoit froid et mal disposé
De l'alambic, par où distile
Dans les femmes l'humeur virile.
Elle sçavoit asseurement,
Qu'il avoit mauvais instrument ;
Elle sçavoit bien que sa p...
Ne pouvoit servir de poupine
A son conin, qui pour neant
Est toutes les nuicts my-beant,
Espérant d'avoir la bechée
Quand la pauvre femme est couchée.
Elle sçavoit que ses outils
De nature étoient infertils,
Et que son v... en sa braguette
Ne fit jamais droite eschaugnette ;
Ains estoit toujours endormy,
Montrant un capuchon blesmy
Et une teste rabbaissée
Qui jamais ne s'estoit dressée

Pour faire un assaut amoureux,
Ainsi que font les genereux.
Ce neanmoins plus curieuse
D'estre brave et imperieuse,
Elle espousa cet autre Atis,
Qui sans amoureux appetits,
Et privé d'ardeur naturelle,
S'endort toute nuit auprès d'elle.

On dit, je ne sçay si l'on ment,
Qu'au jour de leur espousement
Toutes les mules de Touraine,
De Poictou, d'Anjou et du Maine,
Se prinrent à s'entregratter,
A braire, à chauvir, à sauter,
Joyeuses de quoy cette fille
Augmentoît leur bande sterile.
On dit que Proserpine aussi
Abandonna l'antrè obscurcy,
Et la phlegetontide rade
Pour s'en venir en mascarade,
Danser un balet infernal,
En la salle où estoit le bal
De cet inepte mariage
Et dit-on encor d'avantage,
Que Berecinte au front plissé,
Au teint morne et tout effacé,
Vestuë en robe Phrigienne
Tint ce jour la feste Origienne,
Puis assembla tous les chastrés,
Qui furent d'elle rencontrés,
Et toutes les filles dont l'âge
N'est plus idoine au mariage,

Ayant par trop de cruauté
Envieilli leur virginité,
Et rendu leur face plus blesme
Que n'est celle de la mort mesme.

Elle invoqua pareillement
Celles qui n'ont aucunement
Ces fleurs, qui donnent tesmoignage
D'un futur et plaisant lignage.
Vous parens avaricieux,
Parens seulement soucieux
Des biens, et non de la sagesse
Qui surpasse toute richesse,
Vous ne devez être marris
Ayant donné de tels maris
A vos filles, si la nature
Les force à chercher aventure
Autre part qu'en leur lit nocier,
Et ne devez vous soucier,
Si d'elles sort une lignée
Maussade, lourde et rechignée,
Sans esprit et sans action,
Sans ordre et sans perfection :
« Car jamais une bonne engeance
« Ne sort de mauvaise semence. »

*(Cabinet Satyrique, éditions de 1618, 1620 et 1666
collationnées.)*

EPIGRAMMES

Je croyais que Marthe deust estre,
Bien parfaite en tout ce qu'elle a,
Mais, à ce que je puis cognoistre
Je me trompe bien à cela,
Car bien parfaite elle n'est pas ;
Toujours on besogne à son cas.

*
*
*

Depuis que Madelon m'a veu
Porter lunettes et calotte,
Elle a secrettement pourveu
A trouver un autre pilote.
Je trouve qu'elle n'est pas sottte :
Car il faut, pour vray, confesser,
Que le navire bransle et flotte
Quand le mast ne peut plus dresser.

*(Cabinet Satyrique, éditions de 1618, 1620 et 1666
collationnées.)*

SONNET

Je vous demande un don, mais las ! permettez-moy,
Que sans vous offenser je vous le puisse dire :
Vous sçavez bien que c'est d'un amoureux martyrre.
Relevez-moy de peur, allegez mon esmoy .

C'est trop tarder, il faut que je parle une fois,
Tant plus je tais mon mal, tant plus mon mal empire,
Je vous demande donc ce qu'un amant desire,
Et garde en demandant l'honneur que je vous dois.

Mais quoy, ma douce vie, il me semble à vous voir,
Que vostre esprit se masque, et feint de ne savoir,
Ce que vous connoissez, mesme vostre enfance.

Last si je vous le dis, vous vous offenserez,
Mais si nous le faisons, je sçay que vous direz,
Qu'on ne vous fit jamais une plus douce offense.

(*Parnasse Satyrique.*)

EPIGRAMME

Un jour Margot prit la mesure
De l'instrument à son mary,
Et pour lors, à ce qu'elle jure,
Il en avoit pied et demy.
Mais après deux ou trois secousses,^t
N'en pouvant trouver que neuf pouces,
Le pauvret vous en fait pitié ;
Rendez-moy, disoit-il, mon compte,
Ne devriez-vous pas avoir honte,
De m'en retenir la moitié.

RESPONSE

Après qu'elle eut tout à son aise
Ry de le voir desconforté,
Ha, dit-elle, que je te baise,
Mon cœur, je ne t'ay rien osté.
Mets ton ventre contre mon ventre,
Frotte-le bien afin qu'il entre ;
Sitost qu'il sera prou tendu,
Mets-le dedans et n'aye honte,
Alors tu trouveras ton compte,
Au lieu mesme où tu l'as perdu.

(*Parnasse Satyrique.*)

SIGONGNE

N. de Sigogne, Sigongne ou Cigongne, selon les commentateurs, fut en son temps quelque peu notoire. M. Paulin Paris lui a consacré, dans les notes accompagnant son édition des Historiettes de Tallemant des Réaux, une curieuse notice empruntée aux contemporains et dont un extrait suppléera aisément à la sécheresse de nos remarques :

« Il étoit fils de René de Beauxoncles, sieur de Sigongne, gouverneur de Dieppe de 1562 à 1585. Suivant Motin, qui pouvoit bien le calomnier, son grand-père auroit été chirurgien-barbier :

*Voyez sa barbe bien coupée
Du rasoir qui servoit d'épée
A sire Pierre le barbier.
Qui jadis étoit son grand père,
Dont se célèbre la mémoire
Parmy les maistres du metier*

(Responce au combat d'Ursine
et de Perrette. Cabinet satyrique
II, pp. 63 à 68).

« Ces diatribes prouvent à ceux qui ont l'expérience de ces choses, que Sigongne étoit envié de ses confrères en satire, parce qu'il étoit de tous le mieux reçu à la cour. En effet, Henry IV aimoit son esprit, et l'on comptoit avec lui dès le temps de Henry III, comme on verra par le tour qu'il se permit, quand Bassompierre vint à Paris pour la première fois. Vers 1595, il étoit ecuyer d'écurie chez le Roy ; il fut en 1603 nommé ou confirmé gouverneur de Dieppe. Sigongne, au lieu de résider, s'attachoit aux traces de la marquise de Verneuil et passoit pour servir le Roy près de la dame. Dans une pièce de vers répandue au mois d'octobre 1603, les Comédiens de la Cour, on introduit Rosny, qui propose de remplacer chacun des farceurs italiens par autant de courtisans non moins habiles :

*Sire, premièrement, pour un bon Petrolin,
Qui scait faire aux amans un doux maquerellage,
Et qui a de nature un aspect de faquin,
Ce cocu de Sigongne est fort bon personnage.*

« Mais il encourut bientôt la disgrâce du Roy, soit qu'il mit quelque indiscretion dans le service dont il étoit chargé, soit qu'il eut écrit, sous la dictée de la Marquise, des lettres d'amour adressées à d'autres. En 1605, il fut obligé de quitter la Cour et de retourner à Dieppe. « Les coffres de la Marquise fouillez » (dit l'Estoile, à la date de décembre 1604) « et ses papiers tous inventoriez, on y trouva force petits poulets amoureux, instrumens du mestier, et entr'autres de Sigongne, qui furent cause de le disgracier. »

« Sigongne mourut en avril 1611. « En ce mois, » dit Pierre de l'Estoile, « mourut M. Sigongnet (lisez Sigongne), gouverneur de Dieppe, auquel on disoit que le gouvernement d'un haras de g. . . . et guildines eust esté plus propre que celui d'une telle ville. Aussy y estoit-il parvenu par le maquillonnage et sale trafic de cette marchandise. Il mourut pauvre, et disoit-on qu'à peine avoit-on trouvé de quoy le faire enterrer, combien qu'il fust de ces gouverneurs de Velleius Paterculus qui publica ruina malunt quam sua proteri. » (p. 663, édit. de 1837). »

Sigongne est un poète des plus intéressants, non point tant en raison de sa liberté de langage que de son observation aigüe. Plus que chez aucun autre, on trouve en lui la source de bien des événements singuliers et le détail de nombreuses aventures de mœurs. La trame de ses vers est légère et laisse transparaître souvent les physionomies de ceux qu'il déguise à loisir. C'est un satyrique d'esprit populaire.

LE GAUDE-MICHY DES FILLES

Stances

L'on m'a dit que le plus souvent,
L'amour vous contraint en servant (1)
De faire à l'envers la grenouille,
Et que faictes mille regrets
Pour les doux mysteres secrets (2)
Du feu secret qui vous chatoüille.

Mais je me plains que tout le jour
Fuyant mesme le nom d'amour
Vous contrefaictes la doucette,
Cependant que toutes les nuicts
Vous prenez de nouveaux desduicts,
Avec un manche d'epoucette.

Mais un clou qui se destacha
Ces jours passés, vous escorcha,
Dont vous faietes si triste mine
Que vous allez tout desdaignant :
Pouvant à peine en rechignant
Retenir l'eau de vostre urine

Une autre fois, il faut choisir,
Le lieu, le temps et le loisir
Pour vous resjoüir à vostre aise,
Usant de ces bastons polis
Dont vous arrangez les gros plis
Et les bouillons de vostre fraise.

1) Variante: *resvant.*

(2) Variante: *Et que vous poussez cent soupirs
Pour les doux et charmants plaisirs (Cf. Ed. Lenglet-Dufresnoy).*

Ceux de veloux ne coulent pas ;
Ceux de satin deviennent gras,
Et sont rudes à la cousture :
Et ceux de verre en la chaleur
S'ils se cassoient par un malheur
Vous pourroient blesser la nature.

Si vous en prenez un de fer
Avant qu'il se puisse eschauffer
Il ne fera rien qui vous plaise.
Mais ! Je me trompe en cet endroit,
Car aussi tost il se fondroit,
Comme dedans une fournaise

Mais il vaut bien mieux pratiquer
L'amour mesme sans se mocquer
Sans aimer l'ombre de son ombre,
Et sans par un esbat nouveau
Vous jouer de quelque naveau
Ou d'un avorton de concombre.

Ce n'est pas ainsi qu'il nous faut]
Refroidir un endroit si chaud,
Qui d'une feinte ne s'abuse,
Et qui pourroit en un moment
Allumer dans un regiment
Toutes les mesches d'arquebuse.

N'y se tromper de la façon
De celle qui pour un garçon
Embrassoit souvent une femme ;
Et qui mourant de trop aimer,
Ne trouva qu'aux flots de la mer
Un remède à sa triste flâme.

Vous n'attendez qu'un mary neuf,
Quelque veau pour devenir bœuf,
Qui vous oste ce nom de fille,
Et tenant clos vostre vallon,
Craignant l'enfleurc du ballon
Vous vous esbattez d'une quille.

Mais quiconque soit le damné,
Votre mary' predestiné,
Bien qu'il n'épouse qu'une beste,
Heureux il sera, le cocu,
Au moins si vous avez le cu
Tout aussi leger comme la teste.

*(Cabinet Satyrique, éditions de 1618, 1620 et 1666,
collationnées.)*

SONNET

Elle a beaucoup de l'air d'une antique marotte,
Son teint est delicat comme un vieil brodequin,
Son corps est en bon point autant qu'un manequin,
Et chemine aussi gay comme un lièvre qui trotte.

Elle parle en oison qui jase dans la crotte,
Elle rit en guenon qui a son vertcoquin,]
Elle sent aussi bon que fait un vieux bouquin,
Et tient sa gravité comme un asne qu'on frotte.

Son chant approche fort d'un geay pris à la glus
Amoureuse à la voir comme un plat de merlus,
Gaillarde comme un chat qui gambade en gouttière.

Bref, c'est un marmouset habillé d'un rabat,
 Un ballay escourté d'une vieille sorcière,
 Car qui la monteroit iroit droit au sabat.

*(Cabinet Satyrique, éditions de 1618, 1620 et 1666,
 collationnées.)*

EPIGRAMME

L'amour, le désespoir, la rage,
 Agitent son foible courage,
 Par de si violents efforts,
 Qu'elle en est toute forcenée,
 Et la pauvrete s'est donnée
 D'un V... par le milieu du corps.

*(Cabinet Satyrique, éditions de 1618, 1620 et
 1666 collationnées.)*

SUR UNE JEUNE COURTISANE

Stances

Cette fille d'amour, ce germe de Cypris,
 Voyez comme elle suit ses parens à la trace :
 C'est un corps en humeur qui charme les esprits ;
 Aussi dit-on qu'un chien souvent chasse de race.

Sa mère pour l'honneur de ses plus jeunes ans
 De ce doux entretien avoit l'âme ravie,
 Elle qui la veut suivre en donne à tous venans,
 Afin qu'en ces combats elle honore sa vie.'

D'un courage plus fier, d'un brusque maniment
Aux combats amoureux de jour en jour elle entre ;
Sa valeur la maintient ; car en ce mouvement
Quand on la touche au vif elle pare du ventre.

Bref en mille façons, en passages divers,
Ores à la moderne, et tantôt à l'antique,
De droit et de costé, de long et de travers,
Elle montre à l'essay l'amoureuse pratique.

Jamais en cet accès le cœur ne luy defaut,
Toujours fort à propos on la trouve en posture ;
C'est bien pour soutenir la fureur d'un assaut,
Quand on joint l'artifice avecque la nature.

*(Cabinet Satyrique, éditions de 1618, 1620 et 1666,
collationnées.)*

STANCES SUR LA BELLE MARGOT

Margot feignoit d'estre de fête
Afin de tromper son jaloux,
Et fit tant par humble requête
Qu'elle eut des souliers de veloux.

Mais tandis qu'il va par la ville
Elle fait venir son valet,
Qui vous l'empoigne et vous l'enfile
Ainsi qu'un grain de chappelet ;

Des jambes son col elle accolle,
Et pendant qu'au branle du c..
Ses pieds faisoient la cabriolle,
Voicy revenir son cocu :

Alors il cria de la porte,
Voyant le nouveau passe-temps :
Si tu vas tousjours de la sorte
Tes souliers dureront longtemps.

(Recueil des plus excellants vers satyriques, Paris, Estoc, 1617.)

FRANÇOIS MAYNARD

François Maynard ou de Maynard, est né à Toulouse en 1582. Il mourut à Céré le 28 décembre 1646, laissant une œuvre inoubliable. Dans sa jeunesse, il avait été secrétaire de Marguerite de Navarre ; il devint par la suite président au Présidial d'Aurillac, puis membre de l'Académie française et conseiller d'Etat. C'est tout ce que nous transcrivons ici de sa vie, que des érudits et des laborieux, MM. Durand Lapie et Frédéric Lachèvre, se sont appliqués à reconstituer par le menu. Nous ne tenterons point davantage une glose sur ses ouvrages. François Maynard fut un grand poète ; son bagage lui assigne une place de premier ordre dans notre littérature et nous dispense de tout commentaire. A côté d'une production féconde, maintes fois réimprimée, il laissa parmi ses manuscrits des Priapées et diverses épiques qui, pour être dérobées à notre attention, ne sont négligeables à aucun titre. Un éditeur les publia il y a quelques années (1). Elles sont introuvables aujourd'hui. C'est ce qui nous engage à en donner quelques extraits. Nous compléterons notre choix par des pièces extraites de divers recueils (il en est qui appartiennent aux éditions des œuvres de Maynard données en 1638 et en 1646). Quelques-unes de celles-ci, non recueillies par M. Garrisson dans sa récente réimpression de Maynard, se trouvent reproduites déjà dans l'admirable Bibliographie des Recueils collectifs de M. Lachèvre (Paris, Leclerc, 1901, tome I)

(1) *Priapées de Maynard, publiées pour la première fois d'après les manuscrits et suivies de quelques pièces analogues du même auteur, extraites de différents recueils, Freetown. Imprimerie de la Bibliomaniac Society, 1864.*

ÉPIGRAMMES (1)

N'oy-je pas dire à la censure
Des esprits qui font les prudents,
Que voicy des vers impudents
Au-delà de toute mesure ;
Qu'ils mettent l'honneur à l'encan ;
Et qu'il faut que le Vatican
Contre moy ses foudres allume ?
L'humeur de ces gens me ravit :
Ils veulent défendre à ma plume
Ce qu'ils ont permis à leur v...

* * *

Cessez Paulette, de nous dire
Que la cour desplait à vos yeux,
Et que votre cœur ne soupire
Que pour les merveilles des cieux.
Toutes vos paroles sont feintes ;
Pour croître le nombre des saintes
Vos mouvements sont trop badins ;
Votre humeur incague le pape
Et ne cherche dans ces jardins,
Autre déité que Priape.

* * *

Tiendrez-vous jusques à demain
Insatiable creature,
Dans la maigreur de votre main

(1) Les pièces que nous donnons ici ont été collationnées avec les manuscrits de la Bibliothèque de l'Arsenal (B. L. F. 99, in-8°) et la copie exécutée par Edouard Tricotel.

Mon pauvre engin à la torture ?
Contre vous il a, par dix fois,
En une nuit rompu son bois :
Voulez-vous des preuves plus belles ?
De grâce, lâchez-le du poing,
Il ne s'en ira guères loing :
Mes c...lles ne sont pas des ailes.

* * *

Vieille, jaune comme un écu
Et faite comme une grotesque,
Mon v... à l'entour de ton c...
Ne dansera plus la moresque
Tu m'as beau suivre nuit et jour,
Et me dire que ton amour
Est au-delà de toutes bornes ;
Je ne veux point d'un c... si vieux,
De crainte de planter des cornes
Sur le tombeau de mes ayeux.

* * *

Voicy Jeanne la mal peignée,
Qui n'est jamais sans corselet,
Et qui, moins femme qu'araignée
Fait d'une bague un bracelet.
Elle est seche comme une cruche,
Camuse comme une guenuche,
Eloquente comme un Gascon.
Ajoutez à tant de merveilles
Que la belle est pauvre de c...
Comme un âne est pauvre d'oreilles.

* * *

Tes lèvres ont perdu leurs roses
 Et ton corps est déjà cassé ;
 Il te faut mettre au rang des choses
 Qui furent au siècle passé.

Jeanne, ton éloquence est forte ;
 Mais n'attends plus qu'elle me porte
 A plaire à ta lubricité.

Mon engin, que ta main caresse,
 N'a pas assez de charité
 Pour être un baston de vieillesse.

* * *

Filles, vous choquez le bon sens,
 Si vous ne quittez vos quenouilles
 Pour aller donner de l'encens
 Au dieu qui garde les citrouilles.

Ces devots à petit collet,
 De qui l'apparence vous dupe,
 Quand ils disent leur chapelet,
 Ont leur esprit sous votre jupe.

Venez goûter avecque nous
 Ce que la vie a de plus doux,
 Et debrider vos pucelages.

Vous avez tort de reculer (1)
 Vos mères, qui font tant les sages,
 Aiment mieux f..tre que filer.

(1) Variante :

*Donnez donc, en vos plus beaux jours,
 A la nature un libre cours,
 Et débridez vos pucelages
 Quoi ! voulez-vous toujours brûler.*

* * *

Ton front se ride et ta couleur se plombe ;
Mets bas la honte et la timidité.
As-tu dessein de porter sous la tombe
La triste fleur de ta virginité ?

Ne me dis plus que ta mère est chagrine,
Et que ses mœurs preschent une doctrine
Qui te defend de me vouloir du bien ;

Je sais, Philis, qu'elle seroit ravie
De faire choir un zest comme le mien
Dans le vieux trou qui t'a donné la vie.

(*Priapees.*)

* * *

Tu penses avoir raffiné
L'art d'écrire de bonne grâce,
Et prétends d'estre couronné
Du plus beau laurier de Parnasse.

Defais-toy de ta vanité,
Prends des sentiments legitimes,
Euterpe est une déité
Qui ne veut point de tes victimes.

Le dieu qui monstre aux yeux de tous
Ce que la coquette demande, (1)
Robin, ne garde plus nos choux
Que pour t'en faire une guirlande.

(*Recueil de Tolose, 1638.*)

(1) Priape.

Que penses-tu faire de moy ?
N'espère pas que je te baise ;
Lise, un courtisan du feu roy
Ne sçauroit moderer ta braise,

Mon teint a pris une couleur
Qui fait que le miroir m'estonne,
Et tout ce que j'ay de chaleur
La fièvre ou l'ambre me le donne.

Laisse-moy songer au tombeau,
Et cherche un amy jeune et beau
Par qui tu sois mieux divertie.

C'en est fait ; l'âge m'a vaincu,
Et je suis mort en la partie
Qui fait la garce et le cocu. (1)

* * *

Lise tu marches nuit et jour
Sous la foy d'une macquerelle,
Et quand je te parle d'amour,
Tu baisses les yeux en pucelle.

Je croy bien que tu l'as esté,
Mais non pas qu'il t'en ressouvienne :
Jamais fleur de virginité
Ne dura si peu que la tienne.

Tu dis pourtant que j'ay grand tort
De te persécuter si fort,
Pour te ravir un si beau gage.

(1) Cette dernière pensée est tirée de l'Aretein. (Note de l'éditeur des *Priapées* de Maynard.)

Que tes discours sont impudents !
Perdis-tu pas ton pucelage
Avec tes premières dents ?

(Edition des œuvres de Maynard, 1646).

Que Lucrece eut grand tort de suivre
Les mouvements de sa vertu,
Quand Tarquin se fut ebattu,
Elle eut fait sagement de vivre :
Ou sous la tombe on ne sent rien,
Ou je crois qu'il lui fâche bien
Que l'honneur l'ait prise pour dupe ;
Sa mort fut un rare dessein,
Mais un Cupidon sous la jupe,
Vaut mieux qu'un poignard dans le sein.

Lise, que le gain rend commune
Et que l'artifice embellit,
Le revenu de vostre lit
Vous a mise dans la fortune.

Si la raison guide vos sens,
Bruslez une moisson d'encens
Dessus les autels de Priape.

Vous disposez de ses bontez,
Et ce dieu fait que vous portez
Trois couronnes comme le pape.

*(Recueil des plus beaux vers de MM. Malherbe, Racan, etc.,
Paris, 1627)*

CLAUDE LE PETIT

Que dire de Le Petit après ce qu'en ont écrit le Bibliophile Jacob et Edouard Tricotel ? Il naquit à Beuvron, près de Forges, en Normandie, vers 1638 ou 1639. Il fit sa philosophie chez les Jésuites, pèrègrina à Rome et à Madrid et mourut « estranglé et brûlé » en place de Grève, comme blasphémateur et impie, le premier jour de septembre 1662. François Colletet savait l'apprécier : « Il estoit âgé de 23 ans, écrit-il, et fut regretté des honnestes gens à cause de son bel esprit qu'il eust peu employer à des choses plus dignes de lecture. »

On connaît ses vers « satyriques » sur Paris ridicule, mais on ignore cette curieuse page introuvable qui contribua à sa condamnation : Le Bordel des Muses. Longtemps un exemplaire de ces quelques feuillets lubriques, sorte de prospectus à une œuvre plus ample, que notre auteur dut écrire, qu'il écrivit sans doute et qui disparut avec lui, demeura à notre Bibliothèque Nationale. Aujourd'hui nous sommes en peine de le retrouver. Est-ce dire que la haine des hommes, après deux siècles et demi, poursuit encore sa mémoire au point de supprimer, dans l'asile inviolable de la pensée, une pièce aussi unique, témoignage des débauches d'un esprit rare ?

Nous devons au manuscrit Tricotel — déjà cité, — l'occasion de reconstituer quelques passages de cet opuscule.

Le Bordel des Muses, selon une note qui se trouve à la fin dudit manuscrit, formait un petit volume in-8°

de 24 pages, sans date, sorte de « spécimen des œuvres libres de Claude Petit », dont l'énumération remplissait à elle seule une grande partie de l'ouvrage. La copie donnée par Tricotel faisait partie d'un recueil de pièces sur Théophile (Bibliothèque Impériale (sic) 1849, Y 4908 ou 4920) (1). Elle contient, d'après l'original, une lettre-préliminaire à M. Christian Wolfgang, gentilhomme allemand et Maître d'Hostel de Son Altesse Mgr le prince de Sulzbach (sic) de présent à Namur en France, signée : « Baron de Schildebek », une table générale des matières « contenues dans les quatre parties de ce volume » et enfin le texte de la première partie (la seule publiée), composée de quatre sonnets, une épigramme et une série de stances de dix vers. C'est là en partie le texte que nous donnons intégralement.

(1) Cf. *Le Bordel des Muses ou les Neuf Pucelles putains, caprices satyriques de Théophile le jeune (Claude Petit) divisés en 4 parties. Partie première, etc...* A Leyden, sur le véritable manuscrit de l'auteur fidèlement revu et mis en ordre par un de ses amis après sa mort (sans date).

AU LECTEUR CRITIQUE

Epigramme

Critique qui fais l'esprit fort
En matière de f..terie,
Ne t'étonne point, je te prie,
De trouver f..tre icy d'abord.
J'aimeroiy mieux mourir de rage
Que d'avoir dedans mon ouvrage
Malicieusement laissé
Aucun mauvais exemple à suivre,
Mais puisque nos ayeux pour nous faire survivre,
Ont f..tre sur f..tre entassé,
Je puis bien commencer mon livre
Par où le monde a commencé.

SUR MON LIVRE

Sonnet

Courtisans de Priape et du Père Bacchus,
Vigoureux officiers des nocturnes patrouilles,
Venerables f..teurs d'imperissables c.....
Experts depuceleurs, artisans de cocus.

Et vous, garces à chiens, croupions invaincus,
Qui de nos braquemards vous faites des quenouilles,
Dames du Putanisme, agreables gargouilles,
Vous, lâches empaleurs et chanporneurs (*sic*) de cus.

Venez tous au bordel de ces Muses lubriques :
L'esprit qui prend plaisir aux discours satyriques,
Deschargera sans doute, entendant ces accords.

Ce livre fleurira sans redouter les flames ;
On souffre icy des lieux pour le plaisir des corps,
On en souffrira bien pour le plaisir des ames.

AUX PRECIEUSES

Sonnet

**Courtisanes d'honneur, putains spirituelles,
De qui tous les péchés sont des péchés d'esprit,
Qui n'avez du plaisir qu'en couchant pas escrit
Et qui n'aimez les lits qu'à cause des ruelles,**

**Vous chez qui la nature a des fleurs eternelles,
Précieuses du temps, mes cheres sœurs en Christ,
Puisque l'occasion si justement vous rit,
Venez dans ce bordel vous divertir, mes belles.**

**Si l'esprit à son V.. aussi bien que le corps,
Vostre ame y sentira des traits et des transports
A faire decharger la femme la plus froide.**

**Et si le corps enfin est par l'amour flechi,
Ce livre en long roulé, bien égal et bien roide
Vaudra bien un godemichi.**

AU LECTEUR CURIEUX

Sonnet

Estant hier en desbauche au faubourg Saint-Germain
Entre une heure et minuit dans mon humeur bourru
Et cherchant à tastons tout seul de rue en rue
Un bordel pour gister jusques au lendemain.

Marchand moitié de pied et moitié de la main
Et crotté jusqu'au c. l comme un soc de charrue,
Je vis le long du mur venir à pas de grue
Un grand fantôme sec comme du parchemin.

Qui fut lors bien surpris, ce fut moy je te jure
On m'avoit d'une paille estoupé la nature
Jamais je ne me vis en pareil embarras.

Tu voudrois bien savoir ce que c'estoit sans doute
Mais, Lecteur..... Pourquoi non ? Si fait, tu le sauras,
C'estoit, Dieu me pardonne, un diable qui te f. .tes.

SUR MON BORDEL DES MUSES

Stances

Tout fout maintenant sur Permesse
Et les pucelles d'Hélicon
S'en font donner dedans le c...
Aussi bien que dessus la fesse.
Pœbus mesme les f. .t pour rien,

Par prudence afin que son bien
N'entre point en d'autres familles,
Dieu nous garde d'en juger mal,
Mais lorsqu'on a f..tu ses filles
On peut bien f..tre son cheval.

Pegaze est de belle encolure
Il est bien fait et bien fourny.
Il est de c...llons, bien muny,
Il a la croupe large et dure.
Je ne prends point dans ce calcul
L'intérêt du c... ni du c.l,
De la putain ny du bardache
Mais je croy qu'on fait plus de mal
De f..tre neuf sœurs à la tâche
Que de chevaucher un cheval.

Mais que dis-je? Je ne vois goutte
De censurer un immortel
Qui se f..t du péché mortel
Et qui n'en fait point, quoiqu'il f..te
Jupin la-haut comme un pourceau
Outre sa sœur et son oiseau
Se f..t de tous tant que nous sommes,
D'autres en seroient châtiés,
Mais dans les sottises des hommes
Les dieux sont privilégiés.]

F..s donques à perte d'haleine
Phœbus grand Dieu de Carnaval,
F..s tes muses et ton cheval
F..s les poissons de la fontaine.
Diables et dieux qui m'écoutez

Branlez, boujaronnez (*sic*) f..tez
Sans crainte que jamais j'en gronde,
F. tez tous, mais souffrez aussi
Si vous f..tez dans l'autre monde
Que nous f..tions dans celui-ci.

TABLE

AU LECTEUR..... VII

MATHURIN REGNIER

| | |
|---|----|
| Notice..... | 9 |
| DIALOGUE DE L'ÂME DE VILLEBROCHE..... | 11 |
| DIALOGUE DE PERRETTE..... | 16 |
| STANCES (<i>Je ne suis pas prest de me rendre</i>)..... | 23 |
| CONTRE UNE VIEILLE COURTISANE, Satyre..... | 24 |
| EPIGRAMME (<i>Jeonne vous desguisez en vain</i>)..... | 25 |
| CONTRE LES SODOMITES. Sonnet..... | 26 |
| STANCES (<i>Femmes qui aimez mieux le f...tre que le pain</i>)..... | 27 |
| SONNET (<i>Èh bien mon doux amy comment vous portez-vous?</i>)..... | 28 |
| SONNET (<i>La grande volupté qu'on reçoit en f...tant</i>)..... | 29 |

DIVERSES EPIGRAMMES :

| | |
|---|----|
| <i>Jeunes esprits qui ne pouvez comprendre</i> | 30 |
| <i>Hélas, ma sœur, m'ame j'en mourrois</i> | 30 |
| <i>Un bon frélaut troussé comme il failoit</i> | 30 |
| <i>Ce disoit une jeune dame</i> | 31 |
| <i>Margot s'endormit sur un lit</i> | 31 |
| <i>Hau le meschant qui a ployé</i> | 31 |
| <i>Un bon couillaud voyant sa chambrière</i> | 32 |
| <i>Par un matin une fil.e escoutoit</i> | 32 |
| <i>Quelqu'un voulant se gausser un petit</i> | 32 |
| <i>Avant-hier mon maistre m'accola</i> | 33 |
| <i>Vrais amateurs du plaisir de Venus</i> | 33 |
| <i>Un bon vieillard qui n'avoit que le bec</i> | 33 |
| <i>Un galland le fit et refit</i> | 34 |
| <i>Elle disoit : faictes tous bellement</i> | 34 |
| <i>Un forgeron aussi vieil que le temps</i> | 34 |
| SATYRE (<i>J'estois sur le Pont-neuf quand la nuit s'avoisine</i>)..... | 35 |
| ABRÉGÉ DE CONFESSION..... | 41 |

CLAUDE D'ESTERNOD

| | |
|--|----|
| Notice..... | 43 |
| ODE SATYRIQUE D'UN AMOUREUX A SA MAISTRESSE..... | 44 |

JEAN AUVRAY

| | |
|--------------------------------------|----|
| Notice..... | 48 |
| LE NEZ..... | 49 |
| LES RODOMONS SOUS LES COURTINES..... | 51 |

PIERRE MOTIN

| | |
|--|----|
| Notice..... | 54 |
| STANCES..... | 55 |
| POUR UNE JEUNE DAME, Sonnet..... | 55 |
| EPIGRAMMES : | |
| <i>Polidor amoureux d'une beauté sauvage</i> | 56 |
| <i>Un jeune amant plein d'amoureuse flamme</i> | 56 |
| <i>Alix, ma chère merveille</i> | 57 |
| <i>Vous avez bon temps de me dire</i> | 57 |
| <i>Elle vous aima bien, mais quoy?</i> | 57 |
| <i>Pourquoy me dites-vous quand je suis en humeur</i> | 57 |
| ODE (<i>Doux ancre vis mon âme guidée</i>)..... | 58 |
| EPIGRAMMES : | |
| <i>Ce quatrain tout plein de diffâme</i> | 59 |
| <i>Mon âme est de deuil poursuivie</i> | 59 |
| SONNET (<i>Vous voulez dites-vous estre religieuse</i>)..... | 59 |
| ODE (<i>Ne parler qu'avec gravité</i>)..... | 60 |

BERTHELOT

| | |
|---|----|
| Notice..... | 62 |
| L'AMOUR VILAIN, Satyre..... | 64 |
| EPIGRAMMES : | |
| <i>Je croyais que Marthe deust estre</i> | 69 |
| <i>Depuis que Madelon m'a veu</i> | 69 |
| SONNET (<i>Je vous demande un don, mais las ! permettez-moy</i>)..... | 69 |
| EPIGRAMMES : | |
| <i>Un jour Margot prit la mesure</i> | 70 |
| <i>Après qu'elle eut tout à son aise</i> | 70 |

SIGONGNE

| | |
|---|----|
| Notice..... | 71 |
| LE GAUDE-MICHY DES FILLES, Stances..... | 73 |
| SONNET (<i>Eile a beaucoup de l'air d'une antique marotte</i>)..... | 75 |
| EPIGRAMME (<i>L'amour, le désespoir, la rage</i>)..... | 76 |
| SUR UNE JEUNE COURTISEANE, Stances..... | 76 |
| STANCES SUR LA BELLE MARGOT..... | 77 |

FRANÇOIS MAYNARD

| | |
|---|----|
| Notice..... | 79 |
| EPIGRAMMES : | |
| <i>N'oy-je pas dire à la censure</i> | 80 |
| <i>Cessez Paulette, de nous dire</i> | 80 |
| <i>Tiendrez-vous jusques à demain</i> | 80 |
| <i>Vieille, jaune comme un écu</i> | 81 |
| <i>Voicy Jeanne la mal peignée</i> | 81 |

| | |
|--|----|
| <i>Tes lèvres ont perdu leurs roses</i> | 82 |
| <i>Filles, vous choquez le bon sens</i> | 82 |
| <i>Ton front se ride et la couleur se plombe</i> | 83 |
| <i>Tu penses avoir raffiné</i> | 83 |
| <i>Que penses-tu faire de moi ?</i> | 84 |
| <i>Lise tu marches nuit et jour</i> | 84 |
| <i>Que Lucrece eut grand tort de suivre</i> | 85 |
| <i>Lise, que le gain rend commune</i> | 85 |

CLAUDE LE PETIT

| | |
|---|----|
| <i>Notice</i> | 86 |
| AU LECTEUR CRITIQUE, Epigramme | 88 |
| SUR MON LIVRE, Sonnet | 88 |
| AUX PRECIEUSES, Sonnet | 89 |
| AU LECTEUR CURIEUX, Sonnet | 90 |
| SUR MON HORDEL DES MUSES, Stances | 90 |

